

L. D'ASCO
Rédacteur en Chef

LE BAVARD

DE LYON

DAUBRUCK
Secrétaire de la Rédaction

INSERCTIONS
CHEZ M. V. FOURNIER
44 — rue Confort — 44

ABONNEMENTS
Lyon et Départements limitrophes... Un an... Fr. 40
Départements non limitrophes... — — — 42
Étranger... — — — 48
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6 — Placé des Terreaux — 6

Journal des Indiscrétions Lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Vente justifiée : 19.000 Numéros

A NOS ABONNÉS

En raison du succès grandissant de notre journal, nous réduisons à DIX FRANCS le prix de nos abonnements pour Lyon et les départements limitrophes. — 6 mois CINQ FRANCS.

Lire à la 3^{me} Page

CÉLÉBRITÉ LOCALE

LE PEINTRE SALLÉ

UN MENSONGE DE PLUS !

Comédie-vaudeville en un acte.

Le théâtre représente un bureau de rédaction divisé en deux compartiments : Le cabinet du rédacteur en chef, pour mieux dire, du grand pontife et celui des thuriféraires chargés de brûler des parfums sous les sacrés narines du chef, et, entre-temps, de recopier, colliger et corriger ses élocutions quasi-sublimes.

Toutes les portes et les fenêtres sont ouvertes au grand large, tant est fatigante la polissonne de chaleur que nous devons — à la chose est certaine — à la queue de la comète, les tables et bureaux sont chargés de bocks vides, de verres altérés et de flacons à sec.

PERSONNAGES :

Le Rédacteur en chef... SOLON LUCIEN.
Le Secrétaire de la rédaction... CRATÈS MÉMISTO
Le premier reporter... PIERRE DE BOEUF
Le deuxième reporter... PINSON
Le Grand-Officier Payeur... PANDORE.

Les pieds sur son bureau et la tête renversée en arrière, dans la situation d'un homme qui pense à beaucoup de choses et à rien, Solon roule une cigarette ; Cratès roule une cigarette ; Pandore roule une cigarette. Quant à Pierre de Bouef il étudie une feuille de plein-chant et Pinson est absent.

Solon. — Nos dernières dépêches nous apprennent que la chaleur fatigante énormément le président de la Chambre, le grand orateur.

Pierre de Bouef. — Le grand citoyen.
Cratès. — Le gros citoyen, vous voulez dire.

Solon, sévèrement. — Ne plaisantez pas sur un pareil sujet, messieurs, car le malheur peut arriver, et, s'il arrivait, si nous perdions celui qui la France doit tant...

Pierre de Bouef. — Doit tout.
Solon. — D'accord. Eh bien, que ferions-nous ? Par qui le remplacer ?

Pandore. — Par vous, maître.
Solon, modestement. — Oh ! par moi... non... je ne prétends pas à une si haute situation ; d'ailleurs, mes moyens...

Cratès, entre ses dents. — Ce sont des moyens... moyens...
Solon. — Comment dites-vous ?
Cratès. — Je dis qu'il y aurait moyen que les vôtres vous méritassent ce que vous nommez ces hautes fonctions.

Pierre, avec chaleur. — Certainement, chacun applaudirait à une pareille justice rendue.

Solon se lève, en laissant échapper un ricane communiel seul sait les produire, et va ajuster devant la glace le nœud de sa cravate.

En ce moment la porte s'ouvre bruyamment, et le beau Pinson apparaît l'œil joyeux, la barbe luisante.

Cratès. — Ah ! voilà Brin d'amour !
Solon. — Voilà notre page.
Cratès, entre ses dents. — Le page à Elodie.

Solon. — Qui parle d'Elodie ?
Cratès, chantant. — Mon page, mon beau page, quelle nouvelle apportez ?
Pinson continuant sur le même ton. — Aux nouvelles que j'apporte, vous allez rigoler.

Solon. — S'agit-il du Davard ?
Pinson. — Parbleu, et de quoi donc ? Oh ! mes amis, quelle avalanche de copie d'huisier chez l'aimable Benoit. Toutes ces dames y passeront. Du reste, j'y mets la main.

Cratès. — N'y mettez-vous que cela, Brin d'amour ?
Solon. — Cratès, c'est indécent, ce que vous dites-là ?
Cratès. — Bah ! qu'y a-t-il d'indécent ?

je trouve cela très drôle, ces copies qui tombent dru comme grêle sur la tête du Benoit.

Solon. — Et qui ne coûte pas cher.
Cratès. — Moins cher que de l'eau de pluie, il n'y a plus moyen de s'en procurer, n'importe à quel prix.

Solon, saluant avec la grâce d'un ours pyrréens. — Très joli, Messieurs, applaudissons.

Cratès. — J'approuve donc les copies, mais vous conviendrez qu'elle est cocasse cette levée de boucliers... de grues veaux je dire, de ces marquis de contrebande duchesses d'occasion bourgeoises de la main gauche, qui ne veulent pas qu'on raconte leurs escapades.

Pinson. — Ah ! mon cher, c'est de la vie privée.

Cratès. — Privée de pudeur, oui, et qui est devenue publique.

Solon, du bout des dents. — Encore très joli celui-là, mais moins bien dans le ton.

Cratès. — De quel ton ? Macula ou thon, c'est toujours pisson.

Solon. — De grâce ! Cratès vous abusez. Voyons Pinson, mon aimable Mercure...

Cratès. — Mercure puissant, anti-syph...
Tous. — Oh !
Pinson. — Cratès vous m'insultez !
Cratès. — Moi ! allons donc. Parlez-nous d'Elodie et de ses projets. Pense-t-elle que Benoit sera extrait de Saturne.

Tous. — Assez ! assez !
Pandore grincheux. — Avec une pareille chaleur, il y a de quoi devenir enragé.

Cratès. — Alors je me tais.
Ceci dit-il, s'étend sur deux chaises, et roule une cigarette.

Pinson. — Messieurs, j'ai réservé la meilleure nouvelle pour la dernière.

Solon. — Dites vite.
Pinson. — Maître Brac de la Perrière, a déposé contre le *Bavard*, une plainte en diffamation.

Tous à l'exception de Cratès. — Bravo ! Cratès se levant. — C'est stupide. J'ai lu l'article. Il n'y a pas diffamation, au contraire. Je comprends et j'approuve que M^{re} Brac ne veuille pas qu'on le biographie dans ce journal, mais il ne peut l'empêcher, c'est un avocat et un homme politique ; le mur Guilloutet ne peut le couvrir.

Solon très-sévèrement. — De quoi vous mêlez-vous ? Êtes-vous l'avocat des Loup et Cie ? Non. Eh bien, ne cherchez donc pas à pallier leurs forfaits...

Cratès. — Forfaits à l'honneur...
Solon. — Certainement, monsieur, qu'ils ont forfait à tous les honneurs possibles.

Cratès. — Même à celui de ces dames.
Solon de plus en plus sévère. — Vous n'avez nulle affluence avec ces dames.

Cratès. — Heureusement ! C'est la pige à Brin d'Amour. — Au revoir, messieurs, il fait réellement trop chaud ici. Je vais boire un bock à Gruber.

Pinson furieux. — Va-t-en au diable.
Cratès sortant. — Il fait peut-être meilleur aux enfers qu'ici, j'y cours.

Exit.

Quand le bruit des pas du disciple indiscipliné se fut perdu dans le corridor, Lucien Solon, groupant autour de son fauteuil rédactionnel ses féaux, leur tint à peu près ces discours, après avoir toussé, craché, ronronné, rajusté sa cravate, caressé sa barbe et roulé une dix-huitième cigarette.

Messieurs,
Il est de toute évidence, pour nous qui avons lu l'infâme journal, dont le nom ne peut que souiller mes lèvres, (bravo) que l'article consacré à M. Brac de la Perrière n'est pas diffamatoire et même nullement injurieux.

Pinson. — Cependant...
Solon. — Non, je sais ce que je dis... seulement rien ne nous empêche de dire que ledit article est injurieux et diffamatoire au premier chef, et que c'est pour cela que l'assignation a été envoyée par ce digne descendant des croisades.

Tous. — Bravo.
Pinson dit Brin d'amour. — C'est justement ce que je voulais dire.

Cratès entr'ouvre la porte et avec l'accent de Didier. — Cela est faux, l'assignation ne relevait nullement le délit de diffamation.

Silence profond.
Les rédacteurs se regardent effrayés.

On entend un bruit de pas nombreux dans le corridor.

Solon. — Chut ! messieurs, chacun à sa place. Soyons grave, c'est peut-être une délégation ouvrière.

Pandore. — Ou plutôt une délégation de députés venant vous supplier de vous laisser porter à la Chambre, et de là au fauteuil présidentiel.

Solon. — Flateur, va.
Entre le maître seul et les autres venant relever les corps morts et les verres vides.

L. D'ASCO.

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

M^{re} ROBIN

Un avocat républicain ; un jeune homme. M^{re} Robin est de taille moyenne ; de grands bras, le visage est ovale, le front haut ; la regard qui cherche ; le sourire se dessine rarement sur ses lèvres que contourne l'ironie. Il porte toute sa barbe.

M^{re} Robin (Louis-Joseph-Léon-Frédéric-Jules) a vingt-huit ans ; il est inscrit au barreau de Lyon depuis 1878. C'est déjà un vaillant. Il est rigide et il est froid. Il n'a pas de sourire pour les femmes qui passent. Il est indifférent aux échos printaniers, il n'a point connu les belles passions qui font pâlir le front. D'autres rient ; le bon rire est un chapelot qu'il est aimable d'égrener ; lui étudie. Un léger carnet de poche lui serait plus lourd qu'un pesant bouquin jauni. Sa jeunesse a des rides ; c'est la jeunesse d'un ambitieux.

Qui le voit ou qui l'entend devine en lui l'étude.

A la barre, il est éloquent, sans chaleur vraie et sans naturel.

Ses plaidoiries travaillées avec un soin délicat semblent récitées.

Il est savant mais il est froid, il a de l'esprit ; il sait plaider. Il ne sait pas émouvoir.

M^{re} Robin appartient à la démocratie de Lyon. Il est l'un des rares avocats qui fixent fièrement à leur bonnet la cocarde républicaine. Que les graves défenseurs des trônes se rassurent, ce n'est pas un anarchiste. Il est démocrate de raison : il doit en être ainsi. Jeune, ambitieux et plein de bon sens, il a compris qu'en dehors de cette route, il n'y a que des sentiers impossibles conduisant on ne sait où. Le passé est sans profit. Sans se soucier de ses confrères en Thémis, il s'est dit que la démocratie était l'avenir ; l'énoncé de cette opinion a semblé au moins audacieux aux graves porteurs de toge du barreau de Lyon, Le Palais compte peu d'avocats républicains à part M^{re} Thévenet et quelques-uns, ceux qui le furent sont aujourd'hui députés ou sénateurs. Ils ont fait ratifier le programme de leurs idées par la foule : M^{re} Robin a leur ambition.

Au point de vue architectural, il y a une grande ressemblance entre l'entrée du Palais-de-Justice et celle du Palais-Bourbon. Cette réflexion a dû venir à M^{re} Robin et il est entré au *Courrier de Lyon*.

La sympathie qu'il inspire au barreau le suit dans la presse. On le dit ami de Barthens ; il est au mieux avec Peyrouton et l'ex-préfet de police Andrieux daigne parfois s'ouvrir à lui. Du reste, il est le secrétaire du sénateur Millaud ; c'est le sénateur Millaud qui l'a lancé dans la politique militante. Quand M. Millaud fait sa tournée de vacances et prononce des discours, son fidèle serviteur court les bureaux de rédaction, revêt les comptes-rendus des journaliers, arrange les phrases malheureuses il ne veut pas que l'ombre la plus légère obscurcisse ce soleil aux rayons duquel pour la première fois, s'est chauffé.

Quand on songe à lui pour la candidature il fut appelé devant le comité central, il était contesté. On l'interrogea. Ses réponses précieuses, étudiées, déplorées ; on devinait tout l'avocat plaidant moins la cause populaire que sa propre cause. Il était jeune ; on l'accepta comme candidat. On avait l'espoir qu'au contact de la démocratie il se transformerait ; ne mes perdes. M^{re} Robin a beaucoup d'esprit, beaucoup de tact, beaucoup d'habileté, mais il sera toujours M^{re} Robin.

En janvier, cette année, les électeurs de la section Saint-Polycarpe l'envoyèrent siéger au conseil municipal. Ils ne s'en repentent point ; c'est un travailleur infatigable. Rien de surprenant en cela : il a l'énergie de l'homme qui veut arriver et qui arrive.

Il a été rapporteur dans la question des théâtres, une des plus brûlantes de notre cité. Nous discuterons longtemps encore, pour la plus grande gloire de messieurs les témoins prétentieux et de mesdames du corps de ballet. Affaires de chansons.

Un dernier détail qui peint l'homme. Quand il se présente devant le Comité central, on lui reprocha d'être rédacteur du *Courrier de Lyon*, une feuille modérée ; les gens du Comité se piquent de boire leur vin pur. M^{re} Robin qui avait accepté le mandat impératif, en dépit des gros yeux que lui faisait M. Barthens, M^{re} Robin fut subtil, souple, habile ; il déclara qu'il n'avait jamais écrit dans ce journal d'article politique ; il n'en était que le chroniqueur judiciaire. C'était bien trouvé. On accepta ses explications. Nous croyons, nous, que tout journal est un drapeau, et que celui qui s'abrite dessous, en dépit de la plume qu'il tient, n'en saurait rien les couleurs. Nous sommes des naïfs, puisque M^{re} Robin et ces messieurs du Comité central ont pensé autrement. M^{re} Robin ira loin.

Du reste, M^{re} Robin est demeuré l'avocat du *Courrier de Lyon*. Il plaide le fameux procès Moreschi, le chantre de la chapelle Sixtine. On s'en souvient. Le *Courrier* avait instruit que cette belle voix de mezzo *soprano* demandait, au préalable, certaine préparation chirurgicale : les papes nous ont révélé de ces secrets. Moreschi vit sa renommée sérieusement compromise. Il

demanda aux tribunaux un certificat de virilité. On sait le reste.

C'est encore M^{re} Robin qui plaida pour le *Courrier de Lyon* contre le comité Blanqui. Le chroniqueur judiciaire ne dédaignait pas de se faire l'avocat d'une feuille où sa plume d'homme politique n'eût pas voulu se promener. Que M^{re} Robin est adroit !

M^{re} Robin est une figure qui nous intéresse ; c'est l'homme de notre temps. La jeunesse d'aujourd'hui, j'entends la jeunesse qui travaille, est personnifiée en lui. L'ambition, sans idées généreuses, sans aspirations vers l'idéal, l'ambition sèche et froide. Nos jeunes athlètes ne sont plus des paladins parlant en guerre pour l'impossible ; ils ne montent pas en croupes de chimères folles : on ne saurait s'en réjouir. Ce sont des sages qui ont tous leurs cheveux, des vieillards qui n'ont pas trente ans. On ne sait s'ils font nos affaires ou leurs affaires ; ou, mieux, s'ils ne font pas les deux. Génération de pionniers qui ne tracent des routes à l'humanité que pour y faire passer leur carcasse. Du dévouement, de l'abnégation, du désintéressement, des grandes et des belles choses, qu'ils en aient cure : c'est douteux.

Aucune élévation, aucune générosité. Les penseurs, dont les principes ont été la genèse de la démocratie, nous ont laissé un héritage trop lourd. Nous sommes de trop petits hommes pour une aussi grande cause. Après tout, le temps marche et nous entraîne ; il nous fait, nous ne le faisons pas. Notre époque est une transition. De nos calculs étroits, mesquins, personnels, sortira peut-être l'idée triomphante ; on ne saurait à sa source juger de l'impétuosité du fleuve.

Au demeurant, M^{re} Robin est un excellent homme ; il est honnête, ce qui est beau ; et loyal, ce qui est grand. Qu'il pose à la barre, c'est une petite misère, dont on ne saurait lui faire un crime : il s'écoule ; c'est le défaut de nos chanteurs et la maladie de nos avocats.

Il vit, jeune homme de 28 ans, dans une maison très retirée à la Demi-Lune ; il n'a qu'une compagne : sa mère.

Écoutez-le : il ne veut rien être ; sa vie est toute de désintéressement : il est conseiller municipal, l'image de lauriers plus glorieux ne hante point ses rêves. M^{re} Robin dissimule à la vérité, il voudrait être député.

Il est jeune, il est adroit, il est insinuant, il est remuant ; il le deviendra peut-être.

DUVERGIER.

LE CORSAGE

I
La douce et candide Ninette
Aux yeux vifs, au regard mutin,
Quoique seule, toujours honnête,
Est certain caprice, un matin,
Coquette, contre son usage,
Ayant, quelque jour, gagné gros,
Elle se fit faire un corsage
Que l'on agrafait dans le dos.

II
Cette mode me semble exquise,
Mais il faudrait avoir vraiment
Des gens autant qu'une marquise
Pour attacher ce vêtement.
Ninette, dans son voisinage,
Avait Ninon ; les volets clos,
Ninon lui mettait le corsage
Que l'on agrafait dans le dos.

III
Mais Ninon était hirondelle,
Un jour que le soleil brillait,
Elle partit : peine mortelle,
Pour Ninette, qu'elle habitait.
On l'invita pour un mariage,
Le plaisir doit couler à flots...
Mais elle n'avait qu'un corsage
Que l'on agrafait dans le dos.

IV
Oh ! la perplexité cruelle ;
Elle crispait son petit poing.
A cette fête, disait-elle,
Ciel, irai-je ? ou n'irai-je point ?
Un beau garçon, sur son étage,
Demeurait ; il fut le héros
Qui, de ses mains, mit le corsage
Que l'on agrafait dans le dos.

V
Ce garçon n'était pas honnête,
Il défit le corset qu'il mit.
Aujourd'hui, la pure Ninette,
Certes, compte plus d'un... ami.
Croyez-moi, jeunes filles sages,
De là, ses malheurs sont éclos :
N'achetez jamais de corsages
Que l'on agrafait dans le dos.

KARL MUNTE.

HISTOIRE D'UN LAMPION

Je suis le lampion, le vieux lampion d'autrefois. Les jeunes ne me connaissent plus. La lanterne vénitienne est la reine ; une drôlesse cette lanterne, massif et poussif — je ne brûle que si j'ai de la graisse, beaucoup de graisse — Pour conserver ma graisse, j'ai salué tous les gouvernements. Mon temps est passé : *Sic transit gloria*. Je ne fais plus d'effet, je suis usé, cococo, fini.

Où suis-je né ? je ne sais. Pourtant si je m'en souviens bien, j'ai succédé à un lampion qui me ressemblait et qui, lui, avait vacillé, le 13 du mois de février, en l'an de grâce, 1491, le jour du mariage du pieuse dame Anne de Bretagne avec le doux et très puissant sire, Louis, onzième du nom. Il ornait le balcon du plus brillant hôtel de la rue de la Ferronnerie. Ce lampion glorieux brûlait encore sur la place Louis XV, le jour du mariage d'Anne d'Autriche et de Monsieur le dauphin : deux princes qui ont perdu leurs têtes. Les rois, comme les lampions ont de cruelles destinées ! Il y eut fête de haute liesse. On tira un feu d'artifice ; des fusées tombèrent sur des badauds ; des gens mal élevés, qui criaient parce qu'ils étaient brûlés. On n'a pas idée de l'outrecuidance de la canaille. Il y eut boucanade, le lampion, mon prédécesseur, tomba dans la rue, le garosse royal lui passa sur le corps ; illustre fin, d'un illustre lampion.

Je le remplaçai, mais me tins coi longtemps. On vit des choses épouvantables. On disait que tout était changé. On mettait à la lanterne, on n'allumait plus de lampions. Un soir, un bonhomme coiffé d'un bonnet phrygien, me plaça sur le rebord de la croisée. Je le regardai, ahuri je reconnus mon maître, le bonnetier royaliste d'antan. — Ce fut très beau — On chanta, on s'embrassa. C'était le 13 juillet, comme aujourd'hui. Un lampion lettré m'expliqua que l'on célébrait la fête de la Fédération.

Je n'ai jamais compris pourquoi. Quelques jours après on s'étranglait. On vint même chez mon maître ; le pauvre marchand de chaussettes, dut se blottir dans l'armoire où j'étais rangé : Ses dents claquaient. Il pleurait ! M^{re} Robespierre, je vous aime, citoyen Marat, vous êtes beau, citoyen Danton, vous êtes grand ! Un grand bruit de sabres fit trembler le plancher de la boutique. Une voix dit : « Le suspect est parti. » Las ! murmura le pauvre apeuré, j'ai pourtant illuminé ; moi. « Il s'en tira. Il n'était pas pour les émotions fortes ; moi non plus, un rien me brise.

Le Directoire vint. C'était le beau temps pour les lampions. On s'amusait, on était fou, on était jeune. Les femmes portaient des costumes couverts jusqu'ici. On dansait : c'était charmant, adouable. Et j'étais le confident des fêtes ; Songez donc ! si près du Palais-Royal.

Le Consulat, j'ai salué le consul ; car j'ai une conscience élastique, j'avais brûlé pour Robespierre et pour Barras, je brûlais dès lors pour Bonaparte. On me vit au milieu de drapeaux tricolores, jeter un éclat inattendu, le 14 juin 1800. Ce jour-là s'appelait Marengo.

Le 2 décembre 1804, les bouches qui avaient crié : « Vive la Roy ! » et « Vive la Révolution » étaient indissolubles ! criaient : « Vive l'Empereur ! » J'ai fait comme tout le monde : j'ai brûlé pour Napoléon !

C'était une époque de grandes luttes et des belles fêtes.

A ce qu'il paraît que nous étions les premiers lampions du monde. Mon maître, le descendant du bonnetier de la place Louis XV, avait eu deux fils qui s'amusèrent bien quand je flambais ; ils sont morts : l'un à Trafalgar, l'autre à Wagram. Mon maître a illuminé pour Wagram, si bien que je me suis demandé si je ne jousais pas plutôt ce jour-là le rôle du cierge funéraire que du lampion joyeux.

Ici, mon esprit s'embrouille. Imaginez-vous que le 3 mai 1814, j'ornais toujours la « aventure de mon maître, le bonnetier. Un cortège passa devant moi, des panaches blancs, des calottes courtes, des chambellans avec des clés dans le dos. Ceux qui j'avais vu partir, revenaient. J'avais brûlé pour le départ, je brûlais pour le retour. Le drapeau avait changé de couleur. Tout le monde criait : « Vive le Roy ! »

Cent-vingt jours après, le 20 mars 1815, si je ne me trompe, j'étais encore installé sur le rebord de la maison. Un cortège, des panaches tricolores, des pantalons, des officiers avec des galeons partout. Le drapeau avait changé de couleur. Tout le monde criait : « Vive l'Empereur ! »

Étonnez-vous donc que je sois un peu fou, après ces changements successifs. Et nous parlons encore de la fermeté de nos principes ! J'ai brûlé pour la Révolution, brûlé pour le Directoire, brûlé pour l'Empire, brûlé pour Louis XV III, brûlé pour Charles X, brûlé pour Louis Philippe, brûlé pour la deuxième République, le 24 février 1848, brûlé pour le troisième Empire à tous les 15 août. J'ai même brûlé pour la troisième République, le jour de l'arrivée du scha de Perse.

Je suis vieux ! je suis usé ! J'ai des états de service. J'ai conté ma peine : une lanterne vénitienne, coquette et transparente, avec un R.F. sur le ventre. Elle m'a reposé en se balançant sur son fil de laiton :

« Mon vieux lampion, le temps a marché ! Nous avons compris que le mal vient des gros lampions, pleins de graisse, qui fument ou brûlent sur le passage de tous les puissants ; les lampions du côté du manche. Nous voulons des gens d'opinion. Veis, mon gros, il y a R. F. sur ma robe. Je ne me donne pas au premier

venu, je suis une lanterne honnête, ayant des principes, des convictions, des opinions ! »

Cette petite lanterne est stupide ; des opinions, j'en ai plus qu'elle.

C'est égal, cela me fait de la peine. Je me sens usé. Le 14 juillet, j'ai brûlé pour la dernière fois.

O vous, qui avez le cœur bon, si vous passez sous la croisée, où je traîne, abandonné, jetez-moi un regard d'adieu, et priez pour moi, vieux lampion, dernier débris des splendeurs disparues.

E. DESCLAUZAS.

MUSÉE D'AMOUREUX

Vous est-il arrivé de suivre la cohue gouailleuse, bruyante et avachie, qui macule de taches multicolores la poussière grise et puante des fêtes foraines écarquillant les yeux, esquissant joyeusement des genoux chorégraphiques, caquetant, jacassant comme un linot, qui a brisé les barreaux de sa cage et qui donne à pleins poumons les douces effluves de la liberté.

Près de vous, le trombone module sur des glissements sans fin, des variantes entrecroisées de hockets et d'éternuements, plus loin, l'orgue aux tuyaux éventrés, lance au nez des badauds des fusées de trilles malsonnantes et éraillées, tandis qu'un pitre repoussant, couvert d'une défroque dépenaillée, jette à tous les vents un boniment aussi filandrique que l'interminable macaroni du lazzarone.

Les planches crevassées, ornées d'arabesques fraîchement peintes, des toiles empâtées de couleurs farineuses, les cahutes affublées d'alléchantes réclames, se déroulent devant vous comme un vaste diorama et salissent l'espace de leur squelette étrusque.

Mais voici qu'un grincement retentissant vient jeter sa note discordante au milieu des grondements de la foule. C'est le musée de cirque qui ouvre ses portes, étalant au grand jour ses pantins de stéarine aux lèvres barbouillées de carmin et aux yeux fabriqués de la verre de bouteille.

Rien de plus ingénieux que la conformation, la structure de ces mannequins épileptiques dodotaient de la tête avec un automatisme merveilleux et vous tirant des révérences à faire pâlir un maître de cérémonies.

A cette vue, il m'est germé comme une idée subite, qui d'étonnant à cela ? Karl Munte, dont je digère délicieusement chaque semaine, les élocutions poétiques, vous dira aussi bien que moi, qu'il n'est pas besoin d'un tapis de verdure, du surrément du ruisseau ou de la chevelure ombreuse d'un sylcomore pour faire jaillir dans l'esprit humain de saines inspirations.

On collectionne des bonhommes de cirque, on étale dans des cages vernies, les quadrumanes les moins gracieux de la création, pourquoi ne ferait-on pas un musée d'amoureux ? Oui un musée de gens en chair et en os comme vous et moi, soigneusement étiquetés, épinglés, comme de vulgaires caricatures, portant agrafée sur la partie la plus apparente de leur carcasse, une note détaillée de leurs états de service, une notice approfondie sur leur caractère, leurs tics, leurs travaux et leurs qualités s'il y en a.

Vous voyez d'ici le tableau : « A combien mettons-nous de ce vieux gâteux à perruque ? Va pas d'amateurs. Pour le jeune Z... qui a fait trois campagnes sans s'arrêter en si bon chemin.

Allons, mesdames, faites votre choix. Et alors il y aurait moins de surprises, moins de déboires, provenant de passions incomprises ou mal partagées. On filerait la quenouille du parfait amour sans crainte de voir rompre à chaque instant la ficelle tenue qui relie à l'être aimé, et le vitriol méconnu serait bientôt rayé de l'arsenal de l'humanité.

Ce que pas un Barnum n'a fait, je l'essaierai moi-même, je fouillerai, creuserai dans ce limon textile de l'amour, qui a ses jungles, ses torrents, ses précipices et ses mystères comme le Nouveau-Monde. Je scalperai, tourmenterai la nature, j'arracherai cet aiguillon bien souvent mortel qui niche au cœur de l'homme, pour en montrer plus fidèlement les effets, cinglant impitoyablement de ma cravache, tout ce qui s'effraie à mes coups, pour arriver à cet idéal enviable de cette formule cabalistique et énigmatique, qui devrait se trouver sur les parois de tous les bouddoirs du demi-monde : « La fidélité dans l'amour et la durée dans le bonheur. » Amen.

PANGLOSSE.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Elisa, la belle suisse, attend toujours son équipage.

Cette ancienne domestique, qui était autrefois fort connue sur le carreau des halles centrales de Paris, a fait la connaissance du prince de Hauteecorne, qui brûle son amour et ses billets de banque aux pieds de la belle.

Juliette Bernard, ne craint pas la fatigue. L'intrépide voyageuse est partie pour Royat, où elle va faire une saison d'eau, et de nombreuses ascensions sur les montagnes de l'Auvergne.

Elle se trouvera là-bas en pays de connaissance, car cette charmante chanteuse qui sait si bien faire chanter ses amis est très connue à la villa de Porte-Verne, à Clermont-Ferrand.

Il y a deux ans, nous l'avons rencontrée dans cette ville, en compagnie de Jeanne Perrin; mais à cette époque, la petite Jeanne était enrôlée comme ordonnance dans un bataillon de chasseurs. Depuis elle a fait des progrès.

On revient toujours à ses premières amours !
Amélie l'Italienne est retournée en Espagne. Elle a de nouveau pris le voile.

La belle Amélie devait forcément finir ainsi; mais il est étonnant que son amie Annette-la-Licheuse ne l'ait pas suivie. Est-ce qu'il lui resterait encore quelque sentiment de pudeur ?

Encore un début dans la bicherie lyonnaise.
Il s'agit d'une jeune Hébé, qui répond au nom de Marguerite C...

Elle est jolie, elle à l'air candide.
Que diable vient-elle faire dans cette galère.

Belle enfant, retournez vite auprès de votre mère, vous vous épargnerez bien des hontes et des déceptions !

Nous avions omis de parler de Clémence la braque. Nous nous empressons de réparer cet oubli. Elle est brune, une physionomie qui ne dit rien. Le nez retroussé, la bouche grande, fendue jusqu'aux oreilles, la taille moyenne.

Clémence n'a aucun goût pour s'habiller. Signe particulier : aime particulièrement la grosse cavalerie. Parfait l'autre jour que le *Bavard de Lyon* ne parlerait jamais d'elle.

Madame, vous avez perdu votre pari, mais serons-nous du diner ?

Un changement est survenu dans l'itinéraire du voyage de Sabine Castille.
Malgré la chaleur, elle ne veut plus aller respirer l'air dans les grands bois. Elle est désolée, la belle, depuis le départ du 38 pour l'Algérie.

On assure qu'elle est disposée à partir pour le Sud de la province d'Oran, où elle demandera un entretien à Bou-Amama, le suppléant d'épargner son régiment chéri. Sans les voyages à Satony, Sabine ne peut vivre.

Aussi apprenons-nous qu'en présence d'un pareil dévouement, le régiment va lui expédier une couronne de rosiers, et ouvrir une souscription pour payer ses dettes.

Mais que diable Sabine va-t-elle si souvent faire chez Anais, rue de l'Hôtel-de-Ville ?

Fonfon aime les enfants ; tendresse de mère. Son chasseur est parti un doux adolescent le fait oublier. Il est mineur ; le père est rigide. Vous avez lu l'*Usurier de Village* ? Place de la Charité un de ces rapaces a établi son aire. Il y a un compère à Chasseloy ; braves industriels qui prêtent à deux cents pour cent. Le bébé de Fonfon le sait. Il a emprunté 30,000 fr. Combien doit-il ?

Pauvre petit ! Si Fonfon avait un peu de cœur, elle aurait pitié de ce jeune fou, qui s'en va le plus naïvement, vers les pays où les cervelles sautent quand l'honneur ne saute pas avant.

Qu'il y a des côtés tristes dans la vie, joyeuse !

Chez Villard, les usuriers font de fins soupers. Celui de la place de la Charité, à une maîtresse, Clotilde, une viennoise. Elle habite, rue Pierre-Corneille, l'ex-apartenance d'un duc. Ce duc avait connu cet usurier, l'usurier a mangé le duc. Les meubles sont restés en paiement. Clotilde se vautre sur ces meubles somptueux qui sont le prix d'une infamie.

Du reste cet usurier de Lyon, doublé de son compère de Chasseloy, à l'amour facile. Clotilde le sait. Nana appelle son duc : *vieux mufle*. Il était heureux. Clotilde appelle son protecteur *vieux mouton* ; il s'en honore. Cependant on le dit honnête de principe. N'en doutez pas. Il n'aurait jamais une porte qui ne s'est pas refermée sur lui.

Cela arrive souvent, car les visiteurs de Clotilde sont nombreux.
Joli monde, que le demi-monde.

Porter des talons Louis XV, ne veut pas dire qu'on est régente.
Fanny Bombance le prouve.

Voilà, Elle jouait. Trichait-elle ? Ce serait possible, le grand roi trichait bien. Ses partenaires se sont fâchés ; gens de mauvais goût. Ces querelles de jeu dégénèrent toujours en pugilat. Donc Fanny s'est battue.

Il y a une chiffonnière dans ma rue ; on lui narrerait l'aventure de Fanny ; elle s'en indigna. Ma Chiffonnière ne se bat pas ; mais ma chiffonnière n'est pas Fanny Bombance.

Fanny Bombance n'a jamais mieux mérité son nom.
Elle dans l'opulence, la petite. Si-Cyr au Mont-aux-Sapins son Paphos. Un monsieur jette des billets de mille francs dans le puits de la fantaisie ; je ne sais s'il en fait monter l'eau du divin sentiment. Fanny, a un mobilier somptueux. On parie de 50,000 fr.

Le généreux protecteur n'en connaît pas moins, les douleurs de la trahison.
Une voiture discrète, la nuit du samedi au dimanche, emportait Fanny. Fanny est une altérée d'amour : une seule coupe ne suffit pas à sa soif.

Fanny me guérirait de l'amour des courtisanes. Si j'en avais.

Une note de fournisseur nous tombe sous les yeux : C'est celle d'un marchand de toile ; Fanny a des draps, qui ont coûté 1,800 fr. Quelle volupté ! Qu'ils sont heureux, ceux qui ont le droit de savoir, la délicatesse d'un lin aussi fin.

Mais, comme au vieux Lazari, ce droit doit se payer en entrant.
N'est-ce pas Fanny Bombance, qui couchait jadis dans le couloir d'une mansarde, chez une blanchisseuse, brave femme du peuple, qui la logeait par charité ?

Bah ! Fanny est heureuse, Fanny triomphe, Fanny est dans de beaux draps.

Berthe Pigeau dit Pigeon Voyageur, vient de se lancer à fond de train, dans la cavalerie légère.

Nous l'engagerions, avant de prendre des leçons d'équitation, à renouveler son costume, et à faire un peu moins la moue aux nombreux cavaliers qui se jettent à ses pieds.
Soyez plus souriante et moins légère.

Hélène Durand est toujours dans son *buen retiro* de Vaux-en-Velin.
La belle chatte se repose sur ses lauriers, en attendant d'être délivrée des maudits créanciers qui l'assiégeaient l'ont obligée à déménager à la belle étoile.

Un bon ami a bien voulu mettre à sa disposition, sur les bords du Rhône, une petite maison très confortable, d'où elle défie tous les huissiers du département.
Elle se livre à la pêche au goujons en attendant de faire la chasse aux pigeons.

On assure que Caroline Bouzon dite Croisade, va partir pour Vichy, où elle va rejoindre son excellent et inséparable amie Veronique Françon.
S'engagera-t-elle aussi dans les chevaux tournants ?
Que dira-t-on d'elle, place des Hospices ?

Claudia Rachel la steppeuse, fait en ce moment beaucoup parler d'elle. Ecuylère consommée, polyglotte distinguée (elle connaît cinq langues), elle vient de faire la connaissance d'un nabab hon teint, un vrai prince russe, qui lui meuble un appartement somptueux.
Les tapissiers sont sur les dents.

Cloco vient enfin de partir pour Notre-Dame de-Délivrance.
On suppose que le voyage sera court.
Cloco nous enverra de ses nouvelles.

Fonfon portait, le 14 juillet, une robe gris clair, d'un goût douteux.
Quand on a d'aussi beaux bras, Fonfon, on se fait faire des manches d'une meilleure coupe.

Les petites amies ont bien ri. Elles sont cruelles, Fonfon, les petites amies, Songez-y. Puis enfin tout l'art du métier est là.

Le grand monde aime la villégiature. Céline Decurtay fait comme le grand monde. Depuis dix jours elle est à Collonge. Elle honore un grand blond de son amitié intéressée.
Il en est peut-être heureux. La jeunesse est une luette rose.

Et ils vont en bateau. Une barcarolle ; que c'est beau l'amour !
Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?

Ainsi chantait Gauthier ; il est juste d'ajouter qu'il ne s'agissait pas de Céline.
Maria Bouteille fait des siennes.
La belle petite avait loué, l'année dernière, deux pièces (300 fr.), pour elle, soit disant ouvrière repousseuse.

Le propriétaire vit amener un assez joli mobilier évalué à 4,000 francs. Plus tard, il apprit que ce mobilier était le cadeau d'un généreux brasseur du quartier.
Le bail était de trois ans, et le 14 juillet dernier, la belle faisait enlever les meubles laissant la clef sur la porte, au désespoir du propriétaire, qui n'a jamais été payé.

Maria est partie pour Genève.
Le propriétaire nous écrit pour nous dire qu'il donnera une belle gratification aux personnes qui pourraient lui dire où est passée la catapultuse !
Nous lui transmettrons les renseignements.

Encore une nouvelle étoile qui se lève au firmament de la bicherie lyonnaise.
Il s'agit d'une tournisienne, qui répond au nom de Louise.
A bientôt des détails.

Maria l'Auvergnate a quitté définitivement le tablier et la sacoche. Après avoir échoué à la brasserie du Lycée, rendez-vous des illustres décaquées de la bicherie lyonnaise, la folle enfant a trouvé un nabab, ce qui lui permet de vivre de ses rentes.
Que la fortune lui soit propice !

On nous assure que la Gaubépin et Marguerite Gardet se désolent de ce que le *Bavard de Lyon* les délaisse.
Ces pauvres biches sont dans le plus profond désespoir.

Rassurez-vous, mesdames, nous ne vous oublions point ; vous êtes trop généreuses pour que nous vous ignorions longtemps.

LUCCIANI

Grenoble
Marie Philippart a jeté aux orties le tablier blanc et la sacoche, laissant dans le désespoir et les larmes tous les jeunes cours qui elle avait su captiver. Ses plus fervents adorateurs étaient tous imberbes.
On suppose qu'elle s'est rendue à Lyon.

Dimanche soir, à la musique du Jardin-de-Ville, nous avons remarqué Louise Bravais dans un costume de grenadière noire qui lui allait à ravir.
C'est la première fois qu'elle porte un costume de si bon goût ; mais pourquoi ces fleurs jaunes au chapeau ?
Est-ce un signe distinctif, ou bien veut-elle porter à sa façon le deuil de Marie Binet ?

Une de nos biches intrigue beaucoup de monde pendant les bals masqués de Bellecour. On se demandait quel pouvait être ce gracieux Méphistophélès. Un soir, déguisée en moussueuse, elle finit par être reconnue par Augustine à Marseille qui s'empressa de renseigner les petites amies. Le beau masque n'était autre que Théa la Grenobloise.

Sous peu, je vous enverrai une histoire intéressante sur Auguste de la Marseillaise, l'ancien professeur de patinage. En attendant, demandez-lui donc si elle désire toujours une poupée pour ses étrennes.

Vous ne nous étomez pas au sujet de Marie Vallet, une de nos vieilles connaissances. Dès sa plus tendre enfance, elle rêvait aux écuylères de cirques, cela vaut bien les luteurs n'est-ce pas Marie ? Il lui faut des hommes de poids.
Cette belle ingénue de 22 ans finira dans

un café-concert, car vous ignorez, sans doute, que c'est une chanteuse émérite.

A bientôt des renseignements sur les trois Joséphine du sud : Joséphine n° 1 ; Joséphine Bravo et Joséphine Léa.
Nous vous parlerons encore de deux célébrités bien connues à l'Alcazar de l'avenue Thiers : Constance et Caroline.

Vienne
Nous sommes au désespoir. Nous allons encore perdre une de nos belles petites, la plantureuse Cécile Mancy, dite « Si c'est rond ».

Cécile va partir aux eaux ; mais il n'a été impossible de connaître la ville qu'elle a choisie pour abriter sa retraite. Il plane à-dessous un mystère terriblement dramatique ; mais les mystères qui ne peuvent s'éclaircir du moins s'expliquent, et je vous promets pour jeudi prochain l'explication avec des détails intéressants sur sa position... intéressante... et diverses péripéties amusantes.
Tout Vienne en rira.

Saint-Étienne.
Nous recevons la lettre suivante, dont notre correspondant prendra bonne note :

Monsieur le rédacteur,
Le dernier numéro de votre journal contient une correspondance de Saint-Étienne qui, dites-vous, sera suivie de plusieurs autres.

L'idée est fort heureuse, et elle a été fort bien accueillie ici, dans le monde où l'on s'amuse.

Mais si vous voulez, Monsieur, que votre journal ait quelque succès parmi nous, il faut obligier votre correspondant à plus d'équité et d'impartialité ; il faut l'empêcher de froisser nos susceptibilités de femme outragée.

Et comment donc, nous sommes ici tout un essaim de femmes charmantes, bien posées sur la place ; nous formons tout ce qu'il y a de mieux en fait de haute bicherie ; nous composons un groupe délectant, qui s'appelle la Flotte ; nous avons fait le succès du Skating, de l'Eldorado, du parc de Robinson, du bois de Planfoy, et enfin de la brasserie Berneix, et votre chroniqueur, qui date les articles de cette brasserie, ne débute pas même par le moindre mot pour nous.

Il s'amuse à lancer des bonnes de café et des Maria Fine !
Oh ! la, la. As-tu fini ?
Et d'abord, le premier devoir de votre correspondant était de parler de moi !...
Où j'ai de moi : Elisa !

Car, par droit de conquête, je suis la femme la plus brillante, ici, celle qui a la renommée plus flatteuse.
Du reste, je suis le chef de la Flotte.

Demandez de mes nouvelles à qui vous voudrez, dans nos grands restaurants, dans nos principaux cafés, au quartier de cavalerie comme à celui d'infanterie, à un sapeur-pompier comme à un altimèur de bec de gaz, partout, oui, partout, on aura, pour moi, des paroles louangeuses.

Mais c'est à la brasserie Berneix que je trône le plus souvent ; c'est là que je prends mes repas, c'est là que je reçois mes courtisiers, c'est là que je traite mes affaires ; et lorsque j'y suis, depuis trop longtemps absent, l'établissement tombe dans le marasme, et si la *Maison Dorée* a fait faillite, c'est que je n'y ai jamais mis les pieds.

Avec de tels états, Monsieur, je crois que je suis en droit de figurer au chapitre premier de votre courrier de Saint-Étienne.

Mais non, votre correspondant préfère s'occuper à dégrasser des bonnes de café et des Maria Fine.

Quel drôle de goût il a cet homme ! Et pour qui prend-il donc toutes nos élégances, qui peuvent cependant lui fournir matière à des chroniques piquantes.

Qu'il raconte donc plutôt les petites existences de la gracieuse Julie M..., de la délicieuse Augustine, de la gâtée Mariette C..., de la plantureuse Paquodès, de la catapultuse Grain-de-Sel, de la séillante Clotilde Chapoton, de l'énivrante Louisa Lapoire, de l'étourdissante Marie Cochon, de la jolie femme du Soleil, de la mignonne Lassambo, de la jeune Catherine Cizerette, de la fraîche Pinchonette, etc., etc.

En un mot, parlez de nous, et faites-nous du succès, si vous voulez celui de votre journal.

ELISA.

SILHOUETTE
D'UNE DEMI-MONDAINE

Marie Paccard.
Une femme de trente ans.
Comme tant d'autres, Marie Paccard est sortie du peuple. Où le hasard mit-il son berceau ? Qu'importe. Du reste, elle le sait. Elle a évidemment grandi au fond de la campagne ou du faubourg ; elle a respiré le plein air de l'honnêteté. Ses pommons étaient faits pour d'autres fonctions : Elle est dame du demi-monde élégant.

Il y a quelque cinq ans, les bons jeunes gens qui fréquentaient la maison du père Papat, ce Papat incomparable, ce Papat inoubliable, ce Papat, roi de la brasserie où l'on *trique*, se souviennent de Marie Paccard : c'est une jeune beauté qui date de longtemps.

Elle n'est point laide, c'est tout ce qu'elle a ; Ninette qui n'a rien, trouve que c'est beaucoup. Une nébuleuse n'est que l'impression. Sa silhouette ne peut être qu'un pastel effacé, un pastel du 18^e siècle. C'est une petite maîtresse, en robe princesse, qui n'est pas déparée les allées du parc de Versailles, quand Versailles était foulée par les petits pieds des Fontanges, des Pompadours, des Dubarry, toutes princesses de par le caprice.

La taille est au-dessus de la moyenne ; ses cheveux sont un charmant cadre d'ébène pour sa figure au teint mat ; ses yeux noirs sont vifs et malicieux ; yeux de singe grignolant une noix, son menton est rond et ses dents sont blanches. Le tout réuni fait une jolie femme. Sa taille est mince mais sans maigreur. Elle ferait une ceinture de son bracelet. Une façon de Bonnaire de l'Eldorado. On vante ses bras, des bras ronds, fermes, blancs, potelés ; les bras qui manquent à la Vénus de Milo. Les bras sont le dernier souvenir de la splen-

deur chez la femme : tout vieillit en elle, ses bras demeurent son orgueil. Les douairières affectent d'avoir les bras nus ; elles savent l'irrésistible attrait de deux bras autour d'un cou. Hugo dit ;
Je baisais au vol tes bras frais et ronds.

Arsène Houssaye a vu deux beaux bras : il a fait un chef-d'œuvre.
Marie est gaie, Marie est joyeuse. Pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle n'a point de crime sur la conscience ; elle a passé au milieu des intrigues toujours souriante ; ce n'est que d'une main légère qu'elle a attaché les cordons de son masque. Sont-ils dix, vingt amis ! le nombre ne fait rien ; Marie n'est plus à compter. On s'amuse ; Marie propose le *quindal*, c'est une distraction militaire ; Maria a aimé des troupiers ; ce n'est pas un cas pendable, sans qu'Hélène Courtois serait pendue. Elle commande donc le *quindal* avec crânerie. *Posez quindal ! Videz quindal !* Et elle ajoute l'exemple au précepte.

Au dessert, elle chante ; sa voix est voilée, mais ses chansons ne le sont pas. Son répertoire est celui des cafés-concerts ; littérature de cabolout, musique de bastinguère. On ne demande pas à Marie Paccard ce qu'on demande à Mlle Krauss.

Marie Paccard serait des bocks : c'était une transition. Elle guettait son heure. Aujourd'hui on peut attendre la fortune dans son lit, à la condition qu'on se couche tard. Un méconnaissable a ravit aux propos intelligents de deux jeunes hommes de l'estaminet. Il fit une bonne action, elle fit une bonne affaire. Ce qui le séduisit, ce fut la beauté de Marie ; un talent ne va jamais seul, elle boit bien ; elle vide son bœck ou sa flute de Chiquet, en se renversant à demi et en levant son petit doigt. C'est divin pour un méconnaissable. On n'a pas l'habitude de voir Hébé se détacher ainsi dans la bonne ville de Mâcon.

La sultane vécut près de deux ans, aux pieds de son généreux ravisseur. Peut-être ici, changeons nous les rôles. Mais le scandale est de toutes les fêtes ; il monta jusqu'aux oreilles du papa, homme sévère ; l'infortunée Marie dut quitter le pays dans les vingt-quatre heures.

Son désespoir fut horrible : elle crispait son poing, s'arrachait des cheveux, déchirait avec ses dents son mouchoir de linon. Ce ne devait être qu'une épidémie. Le roman commencé était attachant : on le continua à Lyon.

Marie revint ici, et s'installa, pauvre Jenny, dans un modeste logement, rue Cuverville. Elle n'était pas née pour enfler des perles : elle confectionna des gilets. Je la recommandai à mes amis ; il faut toujours encourager la vertu qui lutte ; je sais de braves filles, qui vivent penchées sur l'aiguille, durant quatorze heures par jour, pour gagner trente sous. Elles ont les yeux rouges, les joues tirées, la chorose et l'asthénie se lisent sur leurs traits ; elles n'ont que de modestes robes à treize sous le mètre et ne boivent que de l'eau.

Marie Paccard travaille sans doute, pour des maisons plus consciencieuses ; elle a les yeux clairs, les joues pleines ; ses traits respirent moins la fatigue des jours, que celle des nuits ; trente-neuf degrés, à l'ombre ; les nuits sont brûlantes.

Marie a des robes superbes, qu'elle porte bien ; elle boit du bordeaux et même du champagne frappé. Elle doit gagner plus de trente sous par jour. Des gens qui dédaignent les premières, saluent la seconde : Cette gilette connaît son métier.

Elle voyage souvent ; elle va à Mâcon. A part cela, elle demeure chez elle. Quelques fois cependant, on la rencontre au Coq-Noir ou à la Rotonde.

En somme, petite de mondaine insignifiante : une fleur de serre qui ne manquera pas d'éclat, mais qui n'aurait pas de parfum.

NESTOR.

LE BAIN DE MARGOT
A MARGUERITE CHAILLOU.
Lorsque vous vous baignez, madame, Nani ferme discrètement la porte aux regards curieux
Des amants, mais Margot, la servante de fer...
Elle, pour baignoire, a le fleuve rocailleux.

Elle est nue et son corps au contour dur et ferme,
Que l'on n'aurait osé saisir, se découpe en pleins cieux.
Soudain, elle aperçoit, planté droit, comme un terme
Blaise, hébété, fixant sur elle ses grands yeux !

Mon Dieu ! que seriez-vous, dit-elle, devenue,
Si quelque affreux Sylvain, vous eût vue, ainsi nue ?
Soufflant son bonheur, d'un rire bête et gros ?

Elle avait comé vous, sa pudeur sainte femme,
— Elle acheva, dans l'eau, sa toilette, madame,
Et pour qu'il ne vit rien, elle tourna le dos !

OCTAVIO.

Petites Etudes
LE PARAPLUIE

..... La pluie tombait toujours. Une buée humide comme la rosée du matin couvrait de son manteau semi-transparent le macadam zébré d'écorchures et de flaques d'eau croupie. Près de moi le papillonnement des gaz à la lueur vacillante et blafarde, au loin, à l'horizon, la lune voilée d'un crêpe sanguinolent, déchiraient la brume de leur tremblante lumière.

Les promeneurs attardés surpris par ce nouveau déluge froiaient les murs comme des ombres de tragédies ; ici, les jupes retroussées audacieusement, laissaient voir au milieu d'un fouillis de dentelles, des extrémités affriolantes, là, une pelisse de zibeline aux contours élégants, emmitouflée dans son souteau duvet quelque Vénus de houndou, toute effarouchée de cette avalanche diluvienne.

Pas la moindre patache sur le pavé ! Quant aux tramways, inaccessibles, comme toujours.

Et la pluie tombait encore, avec le crépitement d'une fusillade sagement réglée.
Tout déconif, ruisselant, trempé comme une soupe j'allais formuler une exclamation touturrante, quand — Distraction voilà bien de tes coups ! — j'aperçus mon précieux riflard, un énorme parapluis de famille, qui me battait les flancs depuis bien longtemps sans que j'en parusse incommodé. J'étais sauvé ; sauvé par mon parapluie !

On a des égards pour son concierge ; on respecte sa belle-mère et on méprise les parapluies comme des meubles inutiles et embarrassants. Si vous allez au fond des choses, Si vous pesez et repesez dans la balance le pour et le contre, vous finirez par convenir que ces engins sont tout aussi précieux que la fidélité chez les femmes et l'amabilité chez les propriétaires.

C'est bien souvent sous leur dôme léger que se révèlent des volcans éteints ou qui ne se sont jamais mis en éruption. Sous leur fragile enveloppe s'ébauchent mille projets, se décochent des mots brûlants, s'esquissent des amours qui auront leur dénouement sur un sofa damassé, si la fortune est là pour tenir le flambeau, ou sur un méchant lit d'hôpital, si la misère est à vos trousses ; triste épilogue d'un roman commencé au milieu des éclats de rire et du pétilllement du champagne !

Le parapluie est un filet, une trappe, où vient se prendre la biche la plus farouche. Lorsque le soleil estompe de ses feux multicolores la ville et les faubourgs ; quand le rossignol chante sous la feuillée et roucoule des fugues interminables en l'honneur des beaux jours, vous aurez beau faire scintiller, miroiter l'élegant pompage de votre ombrelle grise, vous risquez fort de revenir... bredouille !

Changez le décor et les accessoires : figurez-vous une soirée d'automne où la bise vient s'engouffrer dans votre chevelure, et où les gouttes d'eau vous cravaquent impitoyablement le visage, remplacez l'ombrelle par le parapluie et vous verrez une foule de petits papillons dépiqués des couleurs les plus fantaisistes, folâtrer, voler autour de vous et venir implorer vos services.

C'est au milieu de ces considérations empreintes d'une sagesse toute socratique, que je me dirigeais à toutes brides vers mon sanctuaire, lançant à la hâte mon monologue entrecoupé de bâillements sonores et prolongés. Je me réjouissais déjà de sécher dans mon fauteuil de cuir, devant une bûche flamboyante, mon justaucorps toré par la bourrasque et de tremper mes lèvres dans un voluptueux lait de poule, dont les femmes, précieuses ménagères, possèdent la merveilleuse recette.

Mais il était écrit sur le livre du destin que j'aurais plus d'une mésaventure.
Depuis quelques instants, un lutin s'attachait à mes pas avec un acharnement diabolique. Un joli petit lutin, ma foi ! agrippé d'un petit chignon retroussé, et d'un port d'une coquetterie délicate.

Alléché comme certain corbeau de la fable, faisant claquer sa langue pour me mettre davantage en appétit, je lançai aux échos ou « psit » bien accentué et j'attendis.

Mon exclamation caractéristique avait produit son effet ; le froufrou de la robe, le craquement des babouches sur l'asphalte, que j'avais entendus tout à l'heure, cessèrent comme par enchantement, et je sentis une petite main potelée, des doigts de fée, se glisser sous mon bras comme dans une gainie.

Eh diable ! qu'auriez-vous fait à ma place.
L'occasion était trop bonne pour ne pas en profiter. Je barbotais tout à l'heure dans la boue, et maintenant je nageais... dans des sphères éthérées.

Enivré, alléché comme un caniche devant un pain de sucre, je laissais faire la nature.

Je me mis à moduler, sur la note la plus douce de mon tuyau vocal, une déclaration abracadabrante.

A peine avais-je achevé que v'lan, v'lan... deux soufflets lestement appliqués vinrent s'abattre sur ma joue droite.

Je regardai ; ô surprise ! ô terreur ! quelle tuile ! c'était ma femme.

Morale. Quand il pleut, cher lecteur, ne prenez jamais un riflard.

PANGLOSS.

ÉCHOS DE LA RUE
ET DES BOUDOIRS

On nous assure qu'Elisa la petite lionne, profession rentière, membre de l'Asommoir, habitée du Casino, âgée 17 printemps, dit-elle, c'est-à-dire 19, désire vivement que le *Bavard de Lyon* parle d'elle.

Nous nous empressons d'accéder à ses vœux, on nous raconte sur la belle, de jolies anecdotes dont nous entretiendrons nos lecteurs.

Catherine du Mont-Blanc n'a pas autant d'esprit initiatif que Claudia, sa collègue. Elle n'a pas eu la pensée de se faire faire un costume tricolore pour le 14 juillet. Il est vrai qu'elle n'a le temps que de boire des verres de Madère et de crier « Vive la France ! Vive la République ! »

A ces moments perdus, elle sait faire le coup de poing.
Et dire qu'avec tous ces talents, elle n'est encore que fille de brasserie.

Laly Bleu pourrait elle bien nous dire ce qu'elle allait faire si souvent rue Lanterne ?
Si l'on voit su cela dans le train des équipages ?

Cela ne pouvait pas durer !
Annette la licheuse a rendu son tablier et sa sacoche à sa gérante Fonfon.

La belle licheuse ne voulait pas servir des clients le jour de la Fête nationale. C'est qu'elle a des opinions la licheuse ! Elle, républicaine, jamais !

Pensez donc, Fonfon, voulait lui faire revêtir un costume tricolore. Annette a carrément répondu qu'elle ne consentait qu'à s'habiller en bleu. La couleur de la violette rien que ça !

Annette est donc partie mercredi soir, à 6 heures et demie, par le train de Grenoble.
Elle n'était pas seule !

Yengée !!!
Louise Ollagnier vient d'être terriblement vengée !

Voici le fait : Un certain monsieur avait été admis, il y a quelques jours, dans l'intimité de la belle petite ; il ne sut se contenir de ses faveurs et lui vola sa montre et sa chaîne.

Dame police, prévenue, mit en état d'arrestation le misérable, et quand on l'emmenait, profitant d'un moment d'inattention

de ses gardiens au passage d'un pont, il se précipita dans le Rhône.

La providence ne voulut pas faire de miracle en sa faveur, personne ne put le sauver ; son cadavre était étendu hier sur les sinistres dalles de la Morgue.

La justice des hommes aurait condamné le coupable à quelques jours de prison, le remords lui a demandé sa vie !
Souvent femme varie,
Bien fol qui s'y fie....

Grande émotion au fort des Brotteaux, la semaine passée. Depuis le premier des adjudants jusqu'au dernier des caporaux, voire même au plus bleu des simples pioupious, pas un qui restât insensible, pas un qui ne versât des larmes de crocodile, où qui, après un moment de stupéfaction, ne partit d'un formidable éclat de rire à faire couler les murs de la caserne. Mais les uns et les autres s'abordaient avec des yeux ahuris, se répétant tout bas et d'un air de mystère : « Quelle hypocrisie ! Quelle perfidie ! L'eût-on jamais cru ? »

Quel est donc le sujet inconnu qui trouble et altère ces messieurs au pantalon rouge, ceux qui ont la réputation de ne s'épater que difficilement ?

Voici le fait dms sa touchante simplicité : Un phéonème, bien plus merveilleux que la comète, qui vient de paraître, attirait depuis longtemps les regards des troupiers. Un astre, non une belle petite enroulée toute parée des vertus rustiques ; d'une simplicité et d'une candeur vraiment touchantes, aussi chaste que Diane et répondant au doux nom d'Euclidie, avait fait son apparition dans ces quartiers. Chose étrange ! cette nymphe choisit pour demeure... un café, sans doute par coquetterie, car elle est très jolie et elle le sait. Impatiente d'exposer ses charmes et de les faire admirer, elle n'hésita pas à accepter les dangereuses fonctions de bonne de brasserie ; mais sa vertu est à l'épreuve, elle se connaît elle-même et se sent capable de délier les traits du dieu malin.

On la vit, dès le premier jour, recevoir les clients, la sourire aux lèvres, et les servir, gracieuse et rougissante à la fois, écoutant d'une oreille distraite les compliments qu'on lui prodiguait. Mais ce sont les soldats qui se montrent le plus épressés ; d'ailleurs elle ne semble pas les dédaigner. Aussi quel succès, quel enthousiasme ! Les compliments, les lettres, les cadeaux, les déclarations d'amour arrivent de tous les côtés sans toutefois effaroucher ni émouvoir notre amazone, dont la rigueur désole les trop nombreux amoureux. Quoiqu'il en soit, jamais on ne vit plus de persévérance personne ne se rebute, c'est que la belle a un sourire pour chacun une douce parole pour tous.

Dieu sait les rivalités que la jalousie suscite dans le fort ; on pouvait craindre

CÉLÉBRITÉ LOCALE

LE PEINTRE SALLÉ

Au Palais Saint-Pierre, une toile me frappa : deux paysannes debout au bord d'un champ ; derrière elles s'étendaient, à perte de vue, le paysage triste et vrai de la campagne, un soir d'automne. Ce tableau était de Sallé. La critique lui fut douce ; un artiste de race, soucieux de la dignité de l'art, se révélait.

Les tableaux de genre encombrant nos expositions : c'est coquet, c'est léché, c'est délicat, cela se vend ; vendre, tout est là ; c'est l'objectif. Les *Sarcelles* de Sallé étaient tout autre idéal mercantile. Ce tableau est trop vaste pour un salon ; ce n'est point le gracieux qui convient au boudoir ; les douairières n'aiment point les paysannes en robes de toile, grossières et rougeaudes. Ces femmes du peuple, hautes en couleur, accablées par le travail quotidien, semblaient témoigner contre les bourgeois émoussés et mièvres accablés par la langueur des journées de paresse et d'ennui.

Sallé n'est donc point un marchand ; un titre à l'intérêt de la critique. Il ne fait pas du joli ; il a l'ambition de faire du beau. Sallé est une nature, nous disons aujourd'hui : un tempérament. Il naquit à Bordeaux. Orphelin de mère à trois ans, son père le plaça chez une tante, qui l'éleva. Plus tard, sa marraine le reprit ; c'était la femme d'un pharmacien. On lui crut des dispositions pour les sciences. On voulut lui faire embrasser cette carrière : on s'abusait.

Sallé se sentait un amour irrésistible pour les arts. Il voulait être de la grande famille. Menaces, exhortations, prières : rien n'y fit. Le soleil de l'art brûlait son cerveau. Il tressaillait au nom des grands artistes. Croquant de la secte sublime, il fit du musée où re vivaient les maîtres, la chapelle où s'exaltaient son cœur.

L'école de Bordeaux, il commença ses études, on remarqua des dispositions chez ce gamain ; on l'envoya à Lyon. On y rencontra de 1856 à 1860. Il y fit des progrès rapides. L'année, il obtint trois médailles d'or ; succès rare dans cette école de haut renom.

Son roman est poignant ; il intéresse. C'est la lutte d'une âme passionnément éprise du grand, contre les difficultés de la vie matérielle ; il souffrit ; les arts ont leurs martyrs ; il était stoïque ; il habitait une mansarde, cette légendaire mansarde qui donne sur le ciel, d'où l'on ne peut compter les étoiles. La nuit, il vivait de pain noir et d'illusions. On lui avait revêtu les subsides. Les protecteurs avaient revêtu un pharmacien et il s'obstinait, le malheureux, à vouloir devenir un peintre. Ce Sallé était une nature incorrigible. Il faisait quelques portraits, de ces portraits dont Prudhomme orne son salon ; portraits qui pa et un louis, si la chaîne de montre est ressemblante ou si les bijoux de madame sont visibles. Sallé retouchait encore les portraits-cartes de photographe Victoire. Il remplissait aussi les fugitifs loirs qui lui laissaient ses cours. C'était la bouchée de pain dur. Il était fier pourtant ; il s'enfermait chez lui ; il cachait aux yeux du vulgaire, railleur et sot, cette misère, qui tempérait sa foi : Sallé croyait en lui.

Il n'était pas de ceux-là qui vont disant : Je suis un incompris. Il n'accusa jamais son siècle ; il attendait patiemment son heure ; il plaça sa confiance dans l'avenir. Riche d'espérance, il travaillait. Il songeait que le succès ne peut-être qu'en raison des sacrifices qu'on s'impose.

Je lisais tout à l'heure, les aventures d'en conquérant quelconque ; l'histoire était pleine de tendresses pour lui. Je ne sais quelle place l'histoire réserve au génie obscur, qui lutte, souffre et qui triomphe enfin. Partir seul, en guerre contre tous les préjugés d'écoles et de castes, n'avoir pour braver la foule qu'une palette ou une plume, être en butte aux railles les, aux outrages, à la faim ; n'avoir point d'alliés, avoir contre soi, la misère et l'envie, n'est-ce pas un combat, mille fois plus beau que celui où les Césars ; teurs d'honneurs, gagnent les lauriers, chantés par Clovis ? Celui qui vainc ainsi, est un autre David nu, terrassant le monde : ce Goliath cuirassé.

Sallé, recevait pourtant chez lui quelques discrets amis. C'étaient des peintres, ces poètes du pinceau et des poètes, ces peintres de la plume. Garel, l'exilé de 1871, fut son ami ; l'un chantant. L'autre peignant, ils lutinaient la gloire, cette maigre ressource, qui n'est que de la faveur qui pour qui lui fuit. On vit chez lui Chenu. Il était encore l'ami de Pierre Dupont. Les *Sarcelles* ne semblent-elles pas une chanson du doux poète. On devine que le pinceau de l'un et la plume de l'autre travail laient aux accents d'une même lyre.

Un jour, il quitta Lyon. C'est Paris qui fait les renommées ; il vint à Paris. Paris est la seule coupe où une âme d'artiste puisse s'abreuver. Il fut l'élève d'Hippolyte Flandrin. Ses études de cette époque se ressentent de la manière du maître ; manière large, noble, énergique, se rapprochant de l'école italienne ; des sourires et du soleil.

Sa nature songeuse l'éloigna de ce genre puissant. Il rêvait une peinture intime. Sa voie n'était pas encore tracée. On voit ses toiles ; on devine le combat qui se livra en lui. Deux manières distinctes partagèrent sa vie artistique ; la première, ferme, accentuée, concise, s'attachant aux lignes, à la beauté de la composition ; la seconde, vague, indécise, cherchant l'harmonie des tons, l'expression du sentiment intérieur, non la vérité objective ; le sentiment exprimé s'arrêtant sans souci de la forme et du dessin. Les détails deviennent des accessoires ; il ne s'en préoccupe pas ; il faut des tableaux, non des trompes-l'œil. Avant tout, le peintre est poète.

Il me plaît de le suivre pas à pas, ce talent se transformant sans cesse, mais ne descendant jamais. L'anecdote l'appelle, non l'anecdote qui fait la fortune des peintres connus et trop connus, l'anecdote scandaleuse, ou grivoise qu'on regarde, les yeux brillants et les coudes sur la cimaise, mais l'anecdote émue, sentimentale, vraie. Il étudia passionnément les Hollandais ; leur coloris puissant, l'intimité exquise de leurs sujets. Nature simple et expansive, il aime traduire les scènes touchantes et naïves ; évocation d'un âge d'or de notre siècle d'airain.

Il se transfigure encore, et c'est enfin vers les maîtres de l'école moderne, que se tournent les regards : Millet, Courbet, Théodore Rousseau, Delacroix.

Sallé exposa plusieurs toiles remarquables. Il fit des portraits et s'y distingua ; il avait la devination du caractère de son modèle. Ses figures sont bien vivantes ; il peint en plein air.

Sa dernière œuvre : les *Sarcelles* de Colza lui a valu le prix de la ville. Lyon s'est honorée en distinguant son fils, car c'est à Lyon qu'appartient Sallé. Toute naissance est un accident. Son berceau fut Bordeaux, mais son génie naquit à Lyon.

Pour un observateur, l'atelier révèle l'artiste. Il demeure rue Terme, au cinquième étage ; l'habitude des greniers. Les gens graves se moquent des greniers ; on n'y veut pas croire ; une erreur ; les soupentes n'existent pas que dans l'imagination des romanciers poétiques. Les doctrines bourgeois sauront cela, si leurs fils ont de l'esprit. Que le commerce garnisse les caves et descende : c'est dans l'ordre. L'art expulsé, faute d'appui, hante les greniers, c'est encore une façon de monter. Et c'est en haut qu'est la lumière.

Il reçoit peu ; il n'aime pas les oisifs. Ce n'est pas un peintre mondain. Son atelier ne vise pas à la recherche de l'effet ; un fouillis, c'est triste. Un encombrement sans nom ; des objets pêle-mêle, laissés à l'endroit où, pour la première fois, on les a posés. Sallé a le mépris de l'arrangement, l'horreur du convenu. C'est un réaliste qui serait poète. Son art n'emprunte rien à la recherche, il doit tout au hasard, à la vérité naïve.

L'homme physique, vous le connaissez ; ses traits sont réguliers ; il porte toute sa barbe, une barbe noire comme ses cheveux ; sa taille est moyenne ; en somme, rien de particulier ni de caractéristique.

Hier, nous cautions ensemble. Il se croit d'une nature enthousiaste et passionnée ; je ne le juge pas ainsi. C'est un caractère aimable, mais qui ne se donne pas, un homme énergique poursuivant son but avec amour et sans exaltation. Une sorte d'amant adorant sa maîtresse, mais sans passion, étant sûr d'elle.

Les sectaires de l'école de Sallé sont grands ; on doit les admirer ; mais sans réserves. Ils évitent le convenu, le banal, le déjà vu, la mièvrerie du détail, la préciosité de l'exécution, mais ils tombent quelquefois dans le défaut contraire. L'école dont Sallé procède, fut et ne sera souvent que la négation du beau au profit du terre à terre.

Maintenant, Sallé est encore jeune, quoi qu'il porte le nimbe du maître ; il se souviendra peut-être, un jour que jadis il fut poète. Heureuse la lyre, qui, encore une fois pourra inspirer son pinceau.

DAUBRUCK.

LES DEMOISELLES D'ATELIER

Etude

L'émancipation des femmes s'avance à grands pas. Qu'un jour cessera l'autorité injustifiée de l'une des moitiés du genre humain sur l'autre ; c'est acquis. Les obstacles s'aplanissent, les préjugés idiots disparaissent. La thèse de l'égalité des sexes compte pour défenseurs tous les libres esprits et, quand on ne peut apporter dans la lutte l'éclat d'un grand nom, le poids d'un grand talent, il est au moins inutile de se poser en avocat d'une cause dont les adversaires sont encore nombreux, certes, mais que l'on peut dès à présent considérer comme gagnée.

Toutefois, celles qui abordent résolument les carrières dont l'homme s'était réservé le monopole, sont les heureuses. Combien peuvent suivre leur exemple ? Fort peu. Devant les autres, appartenant à des familles de prolétaires, se dresse la question terrible : « Pendant les longues études, comment vivre ? »

Qu'un fils d'ouvrier parvienne, à force de volonté et de courage, à s'élever aux professions dites libérales cela se voit tous les jours et se verra de plus en plus fréquemment à mesure que la société ira de l'avant. Pareil horizon s'ouvre-t-il devant la femme née dans les classes laborieuses ? Non. Dans l'état actuel des choses, la fille d'ouvrier est liée à la gêne ; il est presque fatal qu'elle ne puisse jamais sortir de sa sphère. Elle est et restera « Demoiselle d'atelier ».

Il faut qu'elle gagne sa vie. A douze ans, parfois moins, si tôt la première communion, elle travaille. Celles dont les parents peuvent faire les frais d'un apprentissage sont fortunées, fleuristes, repasseuses, gantières ; celles à qui il est nécessaire d'être immédiatement payées, deviennent la proie des fabricants. Même dans les familles où l'on se saine à blanc pour faire arriver les garçons à quelque chose, les filles, sur lesquelles on ne fonde aucun espoir, sont mises le plus vite possible en état d'aider, pour leur compte part, à faire bouillir la marmite commune. Heureuses celles à qui leurs parents laissent le temps et fournissent les moyens d'embrasser une profession semi-libérale, comme celle d'enseignante, de peintre sur éventail, etc...

Ce ne sont là que de très-rare exceptions à la règle qui condamne la fille de travailleurs à une occupation absolument manuelle. Les trois-quarts du temps, à quinze ou seize ans, la jeune fille fait ce qu'elle devra faire toute sa vie : longues coutures, fleurs artificielles, gants ; recommençant du matin au soir un ouvrage identique, ennuyée, abêtie ; vive pourtant, pleine de jeunesse et de santé ; sans que jamais une noble pensée fasse vibrer son cœur, sans qu'une parole éveille raisonnable à son oreille ; ses doigts travaillent machinalement ; elle baille. — Et alors, peu à peu, parfois bien vite, elle s'aperçoit que ce n'est pas vivre, cela ; que cette existence la tue, et à force de monotonie et de lassitude elle sent en elle un vide effrayant. Quelque chose remplira ce vide ; fatalement, inexorablement, — le vice.

Non point certes le vice qui s'affiche d'abord, cynique et débraillé, mais un vice caché, du moins au commencement, qui s'insinue imperceptiblement, et avant de polluer le corps, déflore l'esprit, s'altère l'âme. Certes, parmi ces jeunes filles, il en est qui sont vierges, mais combien de chastes ? On se moque d'une innocente ; la pudeur est bafouée. De la plus honnête, le regard est éteint.

L'atelier de fleuristes dont M. Zola a

esquissé la physionomie dans l'*Assommoir* à soulevé quelques murmures ; on adit que l'auteur se complaisait dans une malicieuse exagération. La vérité est que le plus « naturaliste » des écrivains ne pourrait pas, à beaucoup près, transcrire littéralement une conversation prise au hasard dans n'importe quel atelier de jeunes filles. Pas là de ces sous-entendus, de ces allusions grivoises comme les romanciers hardis en mettent dans la bouche de leurs héroïnes les plus lancées ! l'obscénité la plus révoltante, l'ordure la plus grossière ont seules cours. Et, de cela seul, « ces demoiselles » rient.

De quoi voulez-vous qu'elles parlent, les pauvres créatures ? Elles n'ont rien dans l'âme. Et, depuis leur plus tendre enfance, une cohabitation constante avec des êtres déjà tarés, des exemples honteux sans cesse mis sous leurs yeux, les familiarisent avec l'idée du vice. Avant de savoir qu'elles sont des femmes, elles sont déjà corrompues. — Comment voulez-vous, par exemple, que restent pures et vertueuses ces deux jeunes personnes, dont la mère, au vu et au su de tout le monde, avait deux maris : l'un, le faux, ou le vrai, comme on voudra, en possession du lit conjugal ; l'autre, le légal, couchant dans un coin, n'importe où, et ne se consolant que par l'ivresse qui l'abrutissait de plus en plus !

Elles traînent dans Lyon maintenant. En pourrait-il être autrement ! — Les prêtres aussi — et nous ne parlons pas ici des misérables, dont les attentats sont du ressort de la cour d'assises — prennent le rôle de perversisseurs, en préparant les enfants, à recevoir, comme ils disent, le Sauveur, leur adressent des questions infâmes comme celles-ci : « Vous êtes-vous déjà fait caresser par de petits garçons ? » qui troublent la tête des petites filles, font naître dans leur cerveau des pensées inconnues, dégradantes, et leur inspirent le révoltant désir de connaître le péché dont on leur parle toujours.

Certains pères qui se piquent de surveiller leurs filles, les entretiennent à chaque instant de ce qu'elles ne doivent pas faire, et, sous prétexte de les mettre en garde contre les tentations possibles de séduction, leur enseignent tout ce qu'elles devraient ignorer, ou tout au moins de cette façon-là. Rentrent-elles un peu en retard ? ils les accusent, et pas à mots couverts, de venir d'un rendez-vous ; mettent-elles dans leur toilette un peu de coquetterie ? ça ne peut être que pour plaire à un amant. Les injures, les coups suivent. Et pour la jeune fille, que la maison paternelle écœure, les soins pris par le père, pour la détourner du mal, deviennent autant d'exaltations à la débâche.

D'autres sont indulgents. — Une jeune fille voit sa robe devenir trop étroite. L'auteur avéré de la « catastrophe » (style local) en fait des gorges chaudes. Se marier. Plus souvent ? La délivrance a lieu. Un combré du genre de madame Victurnien, des *Misérables*, entreprend le grand-père improvisé. — C'est honteux ! votre demoiselle qui n'est pas mariée et qui a un enfant ! — Cette pauvre fille, répond le bonhomme attendri, j'avais toujours désiré un petit-fils. — Famille honnête.

Qu'on ne prenne pas ceci, nous avons hâte de le dire, pour un blâme systématique d'une classe malheureuse. Nous disons ce qui est, simplement ; constater une ma ladie n'est pas insulter un malade.

A l'atelier, les conversations n'ont qu'un sujet ; nous avons dit le quel. La chronique scandaleuse du quartier est disséquée de langues habiles et les histoires qui ne sont que décolorées paraissent fades. Les « grandes », ayant déjà sauté le pas, sont l'objet d'une curiosité à laquelle se mêle, à l'insu de tout le monde, une considération étrange. Questionnées, elles répondent volontiers que « la première fois ça fait du mal, mais qu'après c'est bien agréable ». — La jeune vierge écoute, ses sens s'allument, et c'est ainsi qu'elle devient la proie assidue de l'un ou de l'autre des désouverts qui, experts en ces matières, et d'ailleurs pourvus souvent d'intelligences dans la place, guettent, pour donner le dernier coup aux vertus chancelantes, le moment « psychologique ».

Certaines, qui paraissent à première vue plus heureuses que les autres, mais dont le bonheur fictif est de courte durée, épousent leur premier amant. C'est qu'alors ce lui-ci était un ouvrier comme elles. Mais la plupart, ayant des idées plus ambitieuses, choisissent dans une classe supérieure des « messieurs » qui, au bout d'un temps plus ou moins long les abandonnent. — Il serait ridicule de supposer qu'elles s'en tiendront là.

Elles sont lancées. Mais reprenons de plus haut. La jeune fille, telle que nous l'avons vue jusqu'ici peut être poussée à se donner, pour la première fois, par trois mobiles différents.

Le plus souvent, si on demandait à ces demoiselles pourquoi elles ont pris un homme, elles seraient fort embarrassées pour répondre, et on découvrirait bien vite que ça été « pour faire comme les autres », ni plus ni moins. Oh ! elles n'en conviennent pas. Elles disent : « Je l'ogee », ou : « J'ai un béguin pour lui », parfois même : « Je l'adore ! » Quand on a entendu ça, on peut-être sûr que tout autre, à la place de l'amant cheri aurait aussi bien fait l'affaire et que lui parti, le veuvage ne sera pas long.

La rigolade, quoi ! Amusons-nous ! Nous ne serons pas jeunes deux fois. On se donne de l'air, tiens ! L'ouvrage sur scie le dos. On a des crampes dans les doigts. Votre amie vous dit : « Regarde donc Monsieur Chose qui le fait de l'œil ». — Ça vous paraît drôle. On en rit d'abord. Puis, ça vous chatouille agréablement l'amour-propre. Dame ! écoutez-donc, on n'est pas à faire peur. Il était bien temps qu'on s'occupât de vous. On l'écoute, ce jeune homme ; c'est si amusant de s'entendre dire que l'on est jolie et aimée. On se laisse emmener un beau soir, il vous prend les mains ; vous embrasse ;... et voilà.

Voilà tout en effet. Elles n'ont presque pas eu de désirs avant la chute ; elles ne connaîtront pas les remords après. La Diane de Lys, d'Alexandre Dumas, revenant de son premier rendez-vous, se regarde dans la glace, et dit : « Ainsi j'ai un amant. Il est étrange que ce mot ne tienne pas un plus grand place dans ma vie ». Cet étonnement naïf, ces demoiselles l'éprouvent toutes, elles disent : « Ce n'est que cela ? — Et elles se trouvent avoir souillé leur corps flétri leur jeunesse, perdu l'honneur, sans que leur cœur ait battu. Presque toujours les seuls plaisirs que

procurent ces liaisons n'ont rien à voir avec l'amour ; mentir, se cacher, échafauder des semblants d'intrigues, recevoir des lettres, cancaner. — Elles continuent cependant ; elles ont commencé par curiosité ; elles poursuivent par désouvement, par habitude plus tard. (A suivre.) COMBEPERRÉ.

SILHOUETTE

D'UNE MACONNAISE

DEMI-MONDAINE

Berthe la coquette

Un journaliste parisien proposait dernièrement, comme préface, à un livre sur le Cocotisme, ces simples mots : « Avec de l'inconduite et de l'économie on arrive à tout. »

Bien qu'un tant soit peu prudhomme, cette phrase renferme une vérité fondamentale, pour parler le langage théologique, et après certain dogme, je ne sais rien de plus facile à démontrer.

Mais, je ne prendrai point cette peine. L'héroïne de ce récit, qui verra son nom s'étaler complaisamment dans le *Bavard*, va nous le prouver d'une manière évidente.

Berthe, qui ne jouit d'aucun des nombreux qualificatifs, dont aiment à s'entourer vos belles petites, naquit sous le toit délabré d'une ferme Charolaise, un soir que l'étoile de Vénus, brillait paraît-il du plus vif éclat.

Elle fut gardeuse de dindons, et c'est à cette école, sans nul doute, qu'elle apprit à mener au gré de sa baguette magique, les hommes, dindons d'une autre espèce, comme aurait dit ce grincheux, M. Despréaux, qui, avant d'être l'auteur du *Lutrin*, fut l'amant inconscient et malheureux d'Héloïse.

Elle courait pieds nus au soleil, ses cheveux noirs au vent, dans la poussière du chemin, et plus d'un voyageur agréablement caboté, dans l'intérieur d'une antique et solennelle diligence, entre une nourrice et son nourrisson, a pu la voir grimper sur le marchepied, et implorer de sa voix suppliante et douce un petit sou, avec une prière à l'appui.

Son enfance se passa ainsi, puis elle devint élanée, nerveuse, avec les ardeurs cachées d'une jeune fille de 16 ans.

Ici, se place une anecdote, typique entre toutes, de la plus scrupuleuse exactitude, anecdote que voici, et qui fut pour cette chère enfant, le signal de son départ, pour... un autre genre de vie.

Un maquignon débattait avec un de ses confrères, le prix d'une paire de ces superbes bêtes charolaises, que Rosa Bonheur aime à fixer dans ses œuvres exquises. Il exaltait très haut la beauté de ses élèves, chippotait longuement, et paraissait tout prêt à entonner, sous le nez de son client ébahi, la chanson de votre poète :

J'aime Jeanne ma femme
Eh bien ! j'aimerais mieux
La voir périr
— Que voir mourir mes bœufs !...

Lorsque, tout-à-coup, subitement inspiré, il prit la parole et dit à son confrère, possesseur d'une jeune maîtresse aux yeux noirs, avec la brutalité d'un maquignon amoureux :

« Si ça ne te fait rien, donne-moi ta *petite*, et je te livrerai mes bœufs ! »

Le possesseur ingrat de la *petite*, n'est pas précisément d'avis que « l'or n'est qu'une chimère » la livra, et le marché fut définitivement conclu.

Je prie, en toute sincérité, le lecteur de bien croire, que ce tribut d'un genre nouveau, n'a rien de commun avec le *Tribut de Zamora*, la dernière œuvre de l'illustre auteur de *Faust*.

Dès lors, épouse illégitime mais adorée d'un maquignon, elle fit connaissance avec ses appendice, que le mari trop confiant porte parfois sur le sommet de son crâne dénudé ; elle prit « le taureau par les cornes » et sûre d'elle-même, l'étoile au front, elle vint à Mâcon.

Elle avait 20 ans, l'âge de Roméo et de... Mais, non pas de sentimentalité, j'allais oublier que nous avions devant nous, une femme pratique, de calcul, peu ou point lettrée, et qui parlerait uniquement, si elle le pouvait, cette bonne langue latine, qui dans les mots brave l'honnêteté.

C'était une superbe créature. Une tête d'une désespérante régularité, bien posée sur des épaules arrondies, qu'ombrait une chevelure d'ébène, le teint légèrement rosé, les yeux grands et animés, des yeux qui captivent ; une gorge provocante, à faire rougir le pudibond M. Jantet, la peau d'un blanc de neige marmoréenne, un pied aux attaches délicates, qui laisse à l'adorateur confus deviner la jambe, et bien d'autres choses encore.

Mais, il faut le dire, sous peine de déplaire à plus d'un amateur de l'heure présente, elle fut *cosmopolite* un tantinet, cascadeuse à tous les vents, mais toujours raisonnable ; les bals de barrière ne l'ont jamais connue.

et aux désouverts, elle porte crânement un verre de champagne à la fortune, et partant d'une délicate dentelle qu'on lui pose sur ses blanches épaules, d'une œuvre musicale de Gounod ou de Mozart, qu'elle a entendue et qu'on lui rappelle, d'une parure éblouissante qu'on lui offre, elle dit avec un rictus, qu'elle esquisse dédaigneusement : C'est infect ! Infect est son mot, laissons le lui.

Quantum mutati ab illis
Elle n'a que de 37 ans, mais :
Iris, [quelle métamorphose
Mon œil ne vous reconnait point
Qu'est devenu votre embonpoint
Et ce teint de lis et de rose ?
Voyant dans le miroir un si grand changement ;
Profitez au plus tôt de l'avertissement
Que les justes dieux vous fournissent
Voici, le sens de la leçon
Ainsi que les épis, quand les filles jaunissent
C'est le vrai temps de la moisson !

Mais, si Berthe a mûri, elle a amplement moissonné dans le champ de ses nombreux adorateurs.

Elle a pignon sur rue (si je ne me trompe), un appartement richement décoré, ayant vu sur notre belle rivière, et où parfois, fixant ses yeux sur les beaux bronzes, les tableaux de prix, les mille inutilités qu'enfantent le luxe, elle dit, avec la lorette du chansonnier, dire à elle-même :

Et chaque objet, incident de ma vie,
Me dit encore le prix qu'il m'a coûté.

Mais très d'indiscrétion. Elle forme, à elle seule, tout le hif-giff féminin de l'endroit, elle est une amazone accomplie, une chasseresse portant à la *Fra Diavolo*, un élégant fusil, elle trône parfois loin des regards indiscrets, dans un brillant équipage ; elle a des amants jeunes et... fidèles.

Elle porte des toilettes de bon goût, avec un art exquis ; elle occupe les premières loges de notre scène municipale le jour de grrr... ande représentation, elle est très correcte de tenue, peut-être la verrons nous un jour, ermite repentaine, frégenter assidûment une de nos principales paroisses ; mais n'anticipons pas sur l'avenir.

Elle nous a démontré par l'examen de sa vie, ce que nous lui avions demandé humblement de nous démontrer « qu'avec de l'inconduite et de l'économie, on arrive à tout ».

Berthe, qui ne m'en voudra pas, a fait des heureux, et en fait encore. Elle pourra dire, cette chère enfant, avec conviction et autorité, à son dernier soupir :

Transi bene faciendi... le bien.
J'ai passé en faisant...
Je n'en pourrai pas dire autant à mon heure dernière, bien chers lecteurs, je l'avoue platement et sans arrière-pensée.
PAPAGENO.

Spectacles

Grand-Théâtre. — Rien de nouveau à signaler relativement aux engagements de M. Gampo-Casso.

M. Salomon et Stéphane sont engagés comme ténors. M. Devoyot, comme baryton, et M. Ponsard, en qualité de basse chantante. A mesure que les renseignements nous parviennent, nous les transmettrons à nos lecteurs.

Nos anciens artistes. — On annonce les engagements au Havre de Mlle Albertine Lanzy, et à Caudebec, de M. Homerville.

On annonce la mort de Mme Ciofelloni, dont les habitués du Grand-Théâtre ont conservé un bon souvenir.

Dans le tableau de la troupe du Gymnase à Marseille, pour 1881-1882, nous remarquons Mmes Lormiani, grand premier rôle en tous genres.

M. Monfort, notre ancienne première basse, vient d'être engagé à Caudebec, pour la saison thermale.

Nouveau Cirque de M. Reclus. — Ce soir, représentation extraordinaire au bénéfice de MM. Mayol, Depersano et Fleury, les trois hommes volants, avec le concours de M. Pascal, le roi des clowns, équilibriste et dresseur d'oiseaux.

La Direction s'est assurée également le concours de M. le comte de Souza, amateur d'équitation, qui montera la jument Stella en haute école.

Cette représentation, du plus haut intérêt, ne manquera pas d'attirer une foule considérable.

M. Auguste Reclus, qui vient de monter ce cirque il y a peu de temps, était précédemment régisseur du cirque Guillaume-Homme d'initiative et d'intelligence et connaissant à fond le métier, il se décide à monter un jour le nouveau cirque dont il donna la direction à MM. Priami et Pierantoni.

Prochainement, les Kroumirs, grande pantomime militaire. DORSAY.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

CAPITAL : VINGT-CINQ MILLIONS

18, rue de la chaussée d'Antin, Paris.

MM. les Actionnaires sont informés que le solde du dividende de l'exercice écoulé sera mis en paiement à partir du 1er août, à raison de 40 francs par action, contre la remise du coupon n° 10, aux caisses de la société, 18, rue de la Chaussée d'Antin et sous déduction de l'impôt.

Le Président du Conseil d'administration, Charles DUVAL.

NOTA. — Cet établissement financier, qui compte dix ans d'une prospérité croissante et non interrompue, n'a jamais distribué moins de 60 fr. de dividende par an, et le cours de ses actions était de 550 fr. en 1876, de 650 fr. en 1877, de 750 fr. en 1878, de 850 fr. en 1879, de 900 fr. en 1880. Elles sont cotées officiellement en ce moment au-dessus de 1,000 fr., mais le dividende devant être maintenu à 80 fr., on doit s'attendre à de courts bien supérieurs.

Les actions de la Société Française Financière représentent donc un placement de premier ordre rapportant HUIT pour CENT.

BALIVERNES

Devant le café Gruber.

Une jolifille passe sur la place de la République dans une élégante victoria.

« Tiens, dit notre confrère X..., voilà la petite Henriette Chaillou lancée.

— Elle a pourtant bien fait des factums avant de déserrer les sentiers de la vertu. Mais il n'y a que le premier pas qui coûte... — Ou les autres rapportent !

Fonfon à Annette la Li-heuse : — Sais-tu pour quoi je n'ai pas été étonnée en apprenant que la baronne était en marche pour acheter une maison aux Etroits ?

Pensée d'Elodie : — Pour être cocotte, il ne s'agit pas d'avoir l'amour de l'art, il faut avoir aussi l'art de l'amour.

Un comble d'après Clodio. — Le comble de la timidité pour une jeune fille ? C'est ne pas oser aller sur l'eau crainte de prendre le mal de mer.

Au Châlet Grand. — Depuis quand Francine a-t-elle une voiture ? — Dame, il y a longtemps. — Ah ! — Mais oui, depuis qu'elle a cabriolé pour la première fois.

Un gommeux entre, vers une heure du matin, au café B rihoud : il est un peu éméché, et chante à tue-tête : — A moi la folle ivresse ! — Que faut-il servir à monsieur, lui demande le garçon ? — Une gomme chaude.

Elisa Béligand demandait à un bohème quel monde il fréquentait de préférence. — Es-ce le grand monde ? — Non. — Le demi-monde ? — Non. — Alors, lequel ? — Le Mont-de-l'été.

Distraction
Quelle est la commune près Lyon, la moins éclairée la nuit ?

Mots en losange
— Sans moi le coq altier ne peut être nommé,
— Je suis tout ce qui se dit et s'écrit sur la terre,
— Un petit nom de femme, partout fort usité ;
— Les appas du beau sexe, auquel on doit sa mère,
— Le chapeau d'un mortel, qui n'a pas son pareil ;
— Je sers à désigner l'âge d'une personne,
— A ta sagacité, lecteur, je m'abandonne
— Absent dans un radis, je suis dans le soleil.

CHARADE ABRUTICALE
Mon premier sert à tout oiseau,
Même au moineau.
Dans mon second, limpide et clair,
Je sais me plaire.
Mon troisième est : Sous-Préfecture ;
Je vous assure
Qu'on y voit clairette gentille,
Et qui pétille.
D'Andor, mon suivant, enchanté ;
Vous fût chanté ;
Si mon dernier sauva le capitole,
Mon entier, tête folle
Et méchante parfois
Se croit idolâtrée par le plus beau Dunois !

Charade
Mon premier, de nos fruits ainsi que de nos fleurs,
Est l'ennemi secret, qui fane leur couleurs.
L'amant, dans cette langue envoiement, divine,
Que votre âme devine,
Mais à force d'aimer,
Use de mon second, tendre, mais familier,
Sans moi, dans mon entier, vaine serait la gloire.
Cependant un Romain, célèbre dans l'histoire,
Au soir d'un combat, pris d'un dégoût profond,
Blâmant contre moi, me dit : Tu n'es qu'un nom.

SOLUTION
de la Charade du n° 14 : CHARBONNIÈRES.
SOLUTION
des mots carrés du n° 14 :
L Y O N
Y E D O
O D E R
N O R D

SOLUTION
de la distraction du n° 13 :
Qui a bu boira.

Ont trouvé les trois solutions :
— Kiosque de la rue Mulet ; Popaul amoureux de Mathilde ; Esion et Knaaj ; Un insulé par Marthe de la Roche dans son allée ; Un marchand de tabac dont le cœur brûle pour marguerite ; Les amis de Fabius ; Un coq et sa poule ; A. Tuffin ; Snolass-Edénégue ; Paul Hamieux et son frère ; 3 petites amies de St-Just ; Oen Zürlégel ; Popaul du cinquième ; Un habitué de Mme Espère en Dieu ; Nez-Gros ; Marie Blanche Iscause de la rue Vendôme ; William qui Schesspire ; Le diable dans un bénetier ; Un amoureux de la petite bleue ; Joséphine et son ami ; Le comtois émigré ; Un lecteur acharné du 99^e à Vienne ; Adèle P... ; Jeannette et Caro ; Le parrain de Lolotte ; Pet t père Claudius.

Un amoureux de Philomène des B. A. ; Un amoureux de Marie Paret ; Vieux Mue Six-chiens du 40^e qui ont vu les Kroumirs ; Q. Pidon ; Michel et sa chèvre ; Eugène ; Eh. Lire Vie art ; Joséphine et Mire ; Guibouard chéri de Maria ; Le capitaine de chez le père Ponce Hein ; Le père Chiotte ; Négration ; Le huitième type de Victorine Chau... ; A. Cidepru (sic).
Une bande d'amoureux de la rue Pierre-Corneille. — K. niche. — Pierre Fer et Bois. — Langue d'acier. — Un violoniste qui a soupé des fleuristes. — R. O. — Un ex-Auvergnat. — Les 15 sours de Nana-Phile. — Un désespéré du départ d'Anna. — Un ancien habitué du 245^e — Quatre jeunes gens admirant le son Marthe de la Roche. — Quatre tuffins. — Le maître et sa petite Léonie. — G. soupers d'Kroumir du 99^e Café du Palais. — Brasserie Grüler et Reeb. — Edmond Veloc retour de Bron. — D gon T de 6 prix N. — Un voyageur ambulancier sur la métallurgie. — L'inventeur des machines à faucher les macarons.

Ont trouvé la charade :
G. la R. F. : 1 Sou-Zof Riz-pain-sel et sa grogno ; Le directeur des mines de jambon de d'York ; Soldo mi 13 obto du 40^e de lig e ; Eugène Chalsmel de Bagnols ; Cœur d'artichaud ; De la Bresse-Haunière ; Une parisienne en vacances ; Un âne éronné ; Ma mère est sévère ;

Gaston Kinepeu de Dagh ; Un planton permanent au 99^e.
Planette et Félicia ; Une ancienne lectrice du Progrès ; Le père Joseph.
Le terrible qui est perdu. — André l'abruti de la rue Flesselles. — Un amoureux de Marie Geron. — 418 du cinquième. — Un groupe d'apprentis géomètres. — L. Magobay.

Ont trouvé les mots carrés :
Le fils Juvés de Saint-Leu. — Le directeur des mines de jambons d'York. — Eugène Chalsmel de Bagnols. — Cœur d'artichaud. — De la Bresse-Haunière. — Une Parisienne en vacances. — Un marchand de canards cuits. — Un Turc amoureux d'une Auvergnate. — Le peintre Léontine à son amoureux du 14. — 1 rosière manquée. — 1 a Memphis d'elle. — Gaston Kinepeu de Dagh.
Le terrible qui est perdu. — J. pain en lait. — André l'abruti de la rue Flesselles. — 418 du cinquième. — Un groupe d'apprentis géomètres épris de la même colombe.
Planette et Félicia ; Leub Hure Ode Ungrin Cheux ; Le père Joseph.

Ont trouvé la distraction :
Un basochien viennois. — Un sou-zof-riz-pain-sel et sa grogno. — L'amant de l'insolite de la mère Zizi. — Soldo mi 13 obto du 40^e de ligne. — Un âne éronné. — Le peintre Léontine à son amoureux du 14. — Un dégoûté de la visière de conserve au 99^e.
Un amoureux de Marie Geron.
Une lectrice du Progrès administratrice de M. Abel Peyroun ; C. May.

CHRONIQUE FINANCIÈRE
Paris, le 19 juillet 1881.
Les transactions sont à peu près nulles, mais les cours montrent une grande fermeté ; le 5 0/0 se tient à 119,40, le 3 0/0 à 85,40, l'emprunt à 85,70. L'amortissable à 88,90.
Les chemins sont lourds avec tendance à la baisse. Le 5 0/0 italien qui, en liquidation, avait flé-

chi au-dessous de 90, s'est relevé vers 90,50, on n'a pas pu maintenir le cours de 16 sur le 5 0/0 turc.
Le Suez est bien tenu, le Panama et le Gaz sont plus faibles.
Le marché des institutions de Crédit est bon. Les actions de la Banque nationale sont fermes à 730. Cette Société reçoit déjà un grand nombre de demandes d'obligations du Crédit foncier maritime de France. Les garanties qui entourent ces obligations en font une valeur destinée à occuper dans le portefeuille une bonne place à côté des obligations du Crédit foncier de France.

Les Ateliers de Saint-Denis sont demandés à 670 Cette Société procède, en ce moment, à l'émission de 6,000 actions nouvelles. Un droit de préférence est réservé aux porteurs actuels dans la proportion de moitié des titres à émettre pour les actions anciennes et moitié aux parts de fondateurs.
Le prix d'émission est fixé à 515 fr., sur lesquels 265 fr. doivent être versés en souscrivant. Les 250 fr. restants seront appelés ultérieurement sur un avis publié un mois d'avance. Enfin la souscription restera ouverte, pour les souscripteurs privilégiés, jusqu'au 10 août prochain.

PETITE CORRESPONDANCE

GASTON KINEPEU, Merci, continuez. — DILLAL, Merci, envoyez encore. — PAUL HAMIEUX, Publiions. — UN KI-LA, Continuez. — B. NI, Merci. — ESSIM ET ENNAEY, Merci. — 100,407, Merci, envoyez.
LE K 3 MAN DES BOUSSINGOTS, Merci, continuez, comptons sur vous. — QUATRE TRUFFIERS, Bientôt. — ROMINAGRABIS, Merci, publiions. — CHAUDORELLE, Remerciements, envoyez toujours. — 118 DU CINQUIÈME, Comptons toujours sur vous. — L. FERRAIES, Prochain numéro.
M. L. Sommes inquiets, pourquoi ce silence ? Désirez-vous voir pour renseignements. Serez-vous discrets. — ALPHONSE CARLOT, Publiions. — C. MAY, Comptons sur vous. — F. C. Continuez.

CRÉDIT MARITIME de France
Société anonyme au capital de seize millions
Statuts chez M^e Gentien, notaire à Paris.
PRÊTS HYPOTHECAIRES ET PRIVILÉGIÉS à la Marine et à la Batellerie
CONSEIL D'ADMINISTRATION
MM.
Le vice-amiral vicomte FLEURIOT de LANGLE
G. O. chevalier de la Légion-d'Honneur, président.
BESSON, chevalier de la Légion-d'Honneur, armateur.
CONVERS, chevalier de la Légion-d'Honneur, ingénieur en chef des constructions navales, en retraite.
GUILBAUT, inspecteur des Forges et Chantiers de la Méditerranée, membre de la Commission mixte du ministère de la marine.

Le baron JORANT, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien procureur général.
ODBERG, armateur, consul de Suède et de Norvège, à Gand (Belgique).
PRÉVOST, ancien manufacturier à Paris.
REVELL LA FONTAINE, chevalier de la Légion-d'Honneur, économiste.
AUBIN, directeur-gérant des journaux l'Indicateur maritime universel et le Crédit maritime.
ÉMISSION de 50,000 OBLIGATIONS MARITIMES
Rapportant 25 fr., payables le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet et remboursables à 500 francs en 65 ans par tirages annuels.
Prix d'Emission : 445 Francs
Jouissance du 1^{er} juillet 1881.
PAYABLES :
400 fr. en souscrivant ;
400 fr. à la répartition ;
400 fr. du 1^{er} au 15 oct. proch.
445 fr. du 1^{er} au 15 janv. 1882.

UNE BONIFICATION DE 5 FR. SERA FAITE AUX SOUSCRIPTEURS QUI SE LIBÉRERONT A LA RÉPARTITION.
Il sera prélevé sur les versements en retard un intérêt calculé à raison de 6 % l'an.
Ces obligations constituent un placement à 5,68 0/0 sans compter la prime de remboursement.
GARANTIES
Le Crédit maritime de France est l'établissement de crédit maritime le plus ancien. Il a pour objets les opérations de Prêts Hypothécaires et Priviliés à la Marine et à la Batellerie, sous la protection des garanties instituées par les lois et notamment par celles de l'Hypothèque Maritime.
Les présentes obligations créées en conformité de l'article 17 des statuts du Crédit Maritime sont émises pour répondre à des demandes de prêts pouvant être immédiatement réalisées, et dont le montant dépasse, dès à présent, de beaucoup le produit des obligations mises actuellement en souscription.
Les obligations du Crédit Maritime de France sont garanties :

1^o Par les hypothèques de premier rang sur les corps de navires, les agrès, les appareils et les machines n'excedant pas cinquante pour cent de la valeur expertisée, déduction faite des dépréciations, des primes d'assurances, des franchises, etc., etc.
2^o Par les polices d'assurances couvrant tous les risques de mer, d'incendie, etc., et dans lesquelles le prêteur est subrogé également et conventionnellement ou qui sont faites en son nom ou à son ordre ;
3^o Par les contre-assurances, c'est-à-dire l'assurance même du contrat hypothécaire, toutes les fois qu'il y a lieu d'y recourir ;
4^o Par les délégations des emprunteurs faites au profit du prêteur, pour toucher du Gouvernement les primes à la construction et à la navigation, stipulées par la loi du 30 janvier 1881, sur la marine marchande.
5^o Par le capital du Crédit Maritime de France lequel est en effet un capital de garantie destiné à être augmenté au fur et à mesure de l'extension des prêts faits par la Société,
Au prix auquel elles sont émises, 445 fr., ou 440 fr. payables à la répartition, les obligations du Crédit Maritime de France rapportent

5,68 0/0 sans compter la prime de remboursement.
On chercherait vainement en ce moment parmi toutes les valeurs existantes un placement offrant comme les obligations du Crédit Maritime de France, des garanties au-dessus de tout conteste, et donnant un revenu aussi avantageux.
SOUSCRIPTION PUBLIQUE
le Jeudi 21 et le Vendredi 22 juillet
AU CRÉDIT MARITIME DE FRANCE
58, rue Neuve-Saint-Augustin, Paris
et dans ses agences départementales
A LA
SOCIÉTÉ NOUVELLE
52, rue de Châteaudun
Aux Succursales de la Société Nouvelle, à Paris : 8, boulevard Montmartre ; 13, rue des Halles ; 107, rue de la Chapelle, et dans ses Succursales des départements.

Eviter les contrefaçons
CHOCOLAT MENIER
Exiger le véritable nom
A céder pour cause de départ
JOLI COMMERCE POUR DAMES
Dans beau quartier. Prix modérés.
S'adresser rue des Archers, 13, à l'entresol.

AU BALLON CAPTIF
MAISO DE CONFIANCE
8, rue de la Barre, 8
LERICHE SUCC. DE MOUCHET
Ex-ouvrier horloger de Bréguet, de Paris
Nettoyage de Montres garanti et pose de grands ressorts. 2^{fr} 50
APERÇU DE QUELQUES PRIX
Montres argent hommes, depuis 25^{fr} | Montres 2 bott., or, dames, dep. 60^{fr}
Montres argent dames, depuis 28^{fr} | R-montoirs or, 2 bottes or, dep. 100^{fr}
Toutes ces Montres sont garanties DEUX ANS sur facture
DEMANDEZ DES COUPONS COMMERCIAUX

CHAPELLERIE RIVIER Sœurs
Rue Centrale, 44
Et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80
Choix considérable de Chapeaux de soie, feutre. — Haute nouveauté des première fabriques de France. — Casquettes en tous genres. — Rayon spécial pour fantaisies d'Enfants. — Grand choix de Chapeaux de paille pour Dames, Fillettes et Garçonnettes.
Affaire unique 10000 CHAPEAUX
MANILLE
Depuis 3 fr. 50
PRIX FIXE

PRÉPAREZ VOUS-MÊMES
vos eaux gazeuses à l'aide de l'appareil MEUNIER, b. s. g. d. g. ; deux fois médaillé. Dépôt chez l'inventeur, 5, r. Bât-d'Argent, Lyon.
MADAME HERMANN
Avenir par les Cartes
51, Rue de Vauban, 51, Lyon.

A TOUT LE MONDE J'ENVOIE GRATIS
l'indication d'une formule infallible pour guérir en secret les écoulements récents, ainsi que ceux devenus chroniques et réputés incurables, fussent-ils vieux de 30 ans. — EYMIN, à Vienne (Isère).
ORDRES DE BOURSE
Comptant et terme (Soins particuliers à l'exécution des ordres) — Renseignements gratuits. — Avis directs ou par Agents. — Alexis LAMBERT, rue Ferrandière, 44 Lyon.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT
Vendez, à Lyon, rue Préfecture, 8 (entresol), vos bijoux, argenterie, horlogerie, or, argent, meubles, armes de chasse, solde de marchandises, recus du Mont-de-Piété.

ELIXIR POUR LES CHEVEUX de William Lasson
Tient à juste titre le premier rang parmi tous les remèdes qui sont recommandés nouvellement dans beaucoup de journaux, contre la déperdition et pour fortifier la croissance des cheveux. Si cet élixir n'a pas la propriété de produire des cheveux où il se trouve pas de racines car il n'existe aucun remède pour ce cas, quoique plusieurs annonces des journaux l'aient fausement prétendu — il fortifie pourtant le cuir chevelu et les racines de telle sorte que la perte des cheveux cesse en peu de temps et de nouveaux cheveux se développent des racines, si celles-ci ne sont pas encore mortes. Ce qui précède est confirmé par de nombreuses épreuves pratiques. L'usage de cet élixir n'a aucun influence sur la couleur des cheveux et ne contient aucune matière nuisible à la santé.
PRIX : 6 fr. le flacon ; à Lyon, cet élixir ne se trouve authentiquement que chez : MM. Jean CALVET, 21, place des Terreaux. — F. JANNARD, 20, rue de la République. — L. MARTINET, 8, rue de la Barre.

GRANDE PHARMACIE-DROGUERIE SAINT-ANTOINE
3, Rue Dubois, et Rue Mercière, 24
Près le quai Saint-Antoine LYON Près le quai Saint-Antoine
MAISON VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT LYON
LABORATOIRES HORS BARRIÈRE
VIN DÉPURATIF infallible contre les vices du sang, dartres, démangeaisons, plaies, douleurs, etc., le demi-litre, 3 fr. 50, le litre, 6 fr. Forte remise sur six litres à la fois. Plus de 300 bouteilles sont vendues par jour.
HUILE DE FOIE DE MORUE pure, importée directement de Terre-Neuve. Gros et détail.
BROMURE ET IODURE DE POTASSIUM chimiquement purs.
ÉLIXIR ANTIANÉMIQUE souverain contre l'appauvrissement du sang, la débilité, le rachitisme, les pâles couleurs, les fleurs blanches, etc., etc.
PASTILLE AU THYMATHE DE SOUDE Le meilleur remède contre les affections de la bouche et de la gorge.
FABRIQUE D'EAU D'ARQUEBUSE TRIPLÉ supérieure.
THÉ SAINT-ANTOINE Le plus doux de tous les purgatifs.
Dépôt spécial du SEL VÉGÉTAL pour guérir en trois jours les Écoulements de toute nature.
Les ordonnances de MM. les Médecins sont tarifées 30 0/0 au-dessous des prix ordinaires.
CABINET DE CONSULTATIONS MÉDICALES GRATUITES
Tous les jours de 9 heures à 11 heures le matin, et de 6 heures à 8 heures le soir, par un ancien Médecin des Hôpitaux
REMISE EXCEPTIONNELLE SUR TOUTES LES SPECIALITÉS ET TOUTES LES EAUX MINÉRALES
Expédition en Province par le retour du Courrier
Le Propriétaire-Gérant, BENOIT LOUP. Lyon. — BENOIT LOUP, imprimeur du Bavard de Lyon, quai de la Guillotière, 6